



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

France

J.

CLEF

DE LA

RÉVOLUTION.



AVIGNON,

Chez L.^{NT} AUBANEL, Imprimeur-Libraire,

1816.



PRÉFACE.

J'ENTREPRENDS d'expliquer pourquoi le Tout-puissant a permis que la France devînt le théâtre des plus terribles catastrophes ; pourquoi un enchaînement de désastres qui devoient avoir pour terme le chaos , a fait renaître d'un amas de ruines et de décombres l'Empire des lis et la morale des États.

La révolution est le grand livre écrit de la main de Dieu pour l'instruction des savans et des ignorans , des générations présentes et des générations futures. Toutes les vérités fondamentales , d'abord plongées en apparence dans une nuit éternelle , reparoissent sur l'horizon politique avec leur ancien lustre.

A ce début le lecteur doit pressentir quel est mon plan. Poser en principe une grande vérité contre laquelle viennent se briser la force , la prétendue sagesse des humains ; y rapporter tous les évène-

mens ; présenter la révolution sous un point de vue qui en forme un tout dont les parties se rattachent et tendent au même but ; développer , prouver cette vérité importante par l'instabilité des gouvernemens , par la corruption générale , par les sottises , par les forfaits que produit l'oubli des principes ; la confirmer cette vérité par le contraste frappant d'un trône qui , dénué de tout moyen d'existence , ne se soutient que par les vertus du Prince auguste qui l'occupe , et brave l'effort des passions combinées avec une grande réputation de sagesse et de prudence ; en conclure la stabilité de ce trône ; tel est mon dessein. Il est superflu d'en démontrer l'utilité , puisqu'il tend à replacer la société sur ses fondemens naturels , à rappeler les citoyens aux principes conservateurs , à dissiper les alarmes des fidèles sujets du Roi.

Mais il ne s'agit de rien moins que de lire dans les décrets de la Providence. Quelle est donc ma folle prétention ?

PRÉFACE.

v

Aussi n'est-ce point par la sagacité de mon esprit , par des combinaisons profondes , que je prétends me frayer une route au milieu de ce dédale. Je déclare hautement que c'est à la clarté des rayons émanés de votre sein , ô mon Dieu, que je me propose de dévoiler l'action invisible de votre providence qui établit et qui conserve les sociétés et les trônes ; que je veux faire ressortir votre sagesse d'un amas de désordres, votre vérité d'un abîme d'erreurs , votre justice de la licence la plus effrenée. Je confesse que je vois , parce que vous m'avez fait voir , que mes lumières , sans le secours de votre esprit saint, ne seroient que ténèbres.

Oui , je fonde tous mes raisonnemens sur la révélation , seule règle infallible des jugemens humains. Mais comme nous ne lisons point dans les saintes écritures l'application des faits aux vérités qui y sont énoncées , j'ose publier que Dieu me l'a faite connoître par des songes ou par des visions, et que j'ai eu le précieux avan-

tage de voir s'accomplir en ma personne cette prophétie de Zoël : « En ce jour là » (sous la loi de grâce) je répandrai mon » esprit sur toute chair ; vos fils et vos » filles prophétiseront , vos jeunes gens » auront des visions , et vos vieillards » seront instruits par des songes » (1).

Ne cherchez pas , je vous prie , le mérite , les talens , les vertus , la sainteté dans celui qui a été gratifié d'une pareille faveur. Les dons de Dieu sont gratuits. La sagesse divine a choisi ce qu'il y a de plus foible , de plus imparfait , de plus impur pour faire éclater sa puissance et sa bonté. Par là , les justes voient ce qu'ils

(1) Puisque la révolution est , selon mon plan une seconde promulgation de l'Évangile , faut-il bien que comme à la première , l'esprit de Dieu se répande sur toute chair. Cependant je sou mets au jugement de l'église , tout ce que je dis ici et dans la suite ~~et sous~~ ~~le titre de révélation , je me réserve le droit de~~ ~~certains principes et de certaines idées que~~ ~~je n'ai pu expliquer comme il conviendrait.~~

PRÉFACE.

vij

ont lieu d'attendre d'un Dieu qui se communique à un pécheur ; par là , il n'est pas à craindre que l'instrument intercepte une partie de l'encens dont la fumée doit monter sans partage devant le trône de l'Éternel.

Je sais que mes prétentions vont me rendre la fable des mécréans , et même de certains fidèles d'une foi foible et chancelante. Je m'en console d'avance. Moïse fut taxé de magie devant Pharaon ; le rapport des saintes femmes revenant du sépulchre fut traité de rêverie , et Pierre , délivré des chaînes , fut jugé un fantôme par les disciples auxquels il se présenta aussitôt après.

Bien décidé à ne point plier devant un philosophisme que la révélation doit avoir à jamais confondu , je réponds à ceux qui regardent la révélation en général comme une fiction , qu'il n'y a pas de raisonnement qui tienne contre des faits. Diogène confondit par une pirouette les arguties de Zénon contre la possibilité du mouve-

ment. J'établis que mes prédictions ont été faites avant l'évènement, par le témoignage non de personnes crédules, dépourvues de sens et de jugement; mais par l'aveu de personnes éclairées, sensées, réfléchies; par le suffrage de personnes disséminées sur les différens départemens; qui, outre leur bonne foi au-dessus de tout soupçon, présentent une garantie certaine qu'il n'y a pas eu collusion entre elles, puisqu'elles ne se connoissent point les unes les autres, et qu'elles sont d'opinion différente; personnes toutes encore pleines de vie, d'un âge où la raison en possession de tous ses droits n'a pu souffrir aucune atteinte de la vieillesse; qui étoient prévenues contre mes visions au point de les traiter de rêveries, et de les imputer à la foiblesse du cerveau (1).

(1) On peut consulter là-dessus dans le département des Bouches-du-Rhône, à Lambesc, M. le curé et M. le vicaire, M. le marquis de Charleval, maire, MM. les adjoints, M. Tronc, juge de paix du canton, MM. d'A-

Si, d'après le grand maître, l'existence d'un fait est constatée par la déposition de deux ou trois témoins, il doit passer pour certain que les évènements qui se passent sous nos yeux, et la stabilité

bel, de Libran, de Bonrecueil, chevaliers de Saint-Louis, tous les membres du conseil municipal, dont les plus sensés ne voyoient dans mes prédications que l'effet de mon zèle pour la cause royale. En un mot toute la masse de la population ; à Pélissanne, M. l'avocat Mérendol ; à Marseille, M. Richard, négociant ; à Bouc, M. Antoniarchi ; à Aix, MM. Castellan, Florens, professeurs en la faculté de théologie, Diouloufet, bibliothécaire ; dans le département du Var, à Tourves, M. Dastros, Docteur en médecine ; dans le département de Vaucluse, à Beaumont, M. de Gaudin.

Je puis dire aussi qu'à l'époque de la première invasion, aucun de mes pensionnaires ne fut retiré de chez moi, à cause de la certitude où j'avois mis les parens de mes élèves que le lieu que j'habitois ne seroit point envahi : bien plus, ils étoient eux-mêmes dans la disposition de se réfugier à Lambesc, quand l'ennemi approcheroit de chez eux.

du trône des Bourbons ont été prédits.

Ce point capital une fois établi , dirait-on , pour se défendre de croire à mes assertions , que mes pronostics sont le résultat de mes observations dans l'histoire des peuples ? S'il s'agissoit d'une prédiction vague et indéterminée , l'objection ne seroit pas dénuée de fondement. Mais , annoncer des évènements détaillés avec des circonstances multipliées qui paroissent invraisemblables , même après qu'elles sont devenues la matière de l'histoire ; c'est au-dessus , je ne dis pas d'un esprit borné tel que le mien , mais au delà de la sphère de l'intelligence la plus vaste et la plus profonde. Pourroit-on , par exemple , prévoir en mai 1814 , par les seules lumières acquises par la méditation et par la lecture , que le feu grégeois seroit en France en 1815 ; que les royalistes seroient dans l'oppression à cette époque ; qu'ils en sortiroient par une seule victoire remportée par une armée en uniformes rouges ; que des républicains en unifor-

PRÉFACE.

xj

mes bleus, dont il n'étoit plus question depuis quinze ans, et qui en ce moment avoient juré fidélité au Roi, seroient enchaînés par cette unique victoire ; que la révolution seroit absolument terminée par elle, au point que les royalistes dussent se livrer à une joie exempte de toute alarme ; que les républicains seroient réduits à regarder leurs ennemis avec férocité sans pouvoir leur nuire, que la progression de l'ordre d'abord peu assuré, seroit comparable à l'aube rembrunie par des brouillards qui devoient se dissiper à proportion que le soleil s'avanceroit vers l'horizon ; et ce qui est encore plus fort, pouvoit-on conclure de la restauration momentanée de 1814, que celle opérée en 1815 seroit d'une stabilité sans retour ? Qui peut d'ailleurs peindre la situation des esprits, les alarmes, les craintes, les espérances, la sécurité des cœurs dans telle ou telle circonstance ?

Dira-t-on que l'évènement a vérifié par un hasard heureux des prédictions si com-

pliquées? Autant vaudroit-il attribuer aussi au hasard une belle édition de l'Énéide de Virgile, ou croire aux atomes d'Épicure, travaillant avec sagesse et réussissant à créer l'univers. Rapportera-t-on au père du mensonge ce qui tend à procurer à la vérité le triomphe sur l'erreur? Expliquez donc ce phénomène, ou avouez que Dieu à qui seul appartient la connoissance de l'avenir, m'a éclairé de sa lumière. Et d'ailleurs quelle hardiesse criminelle ne seroit-ce pas de refuser la faculté de parler à celui qui a fait la langue, la faculté de se communiquer à celui qui a pétri le cœur de l'homme.

Je répondrai aux fidèles étonnés de voir publier des visions, qu'ils ne sont pas familiarisés avec l'écriture sainte qui représente Dieu dévoilant l'avenir à Jacob, à Joseph fils de ce patriarche, à Mardochée et à une infinité d'autres. Aussi les historiens ecclésiastiques, même du 18.^e siècle, n'ont pas hésité de nous mettre sous les yeux les songes, les visions,

PRÉFACE.

xij

les révélations dont Dieu a favorisé plusieurs de ses serviteurs. Qu'ils lisent surtout la fameuse vision de Nabuchodonosor dans laquelle , selon Daniel , le Seigneur exposa aux regards de ce prince une statue dont les divers métaux qui entroient dans sa composition figuroient les divers empires qui devoient se succéder. Qu'ils la comparent avec celles que je leur expose , et surtout avec celle qui présage la stabilité du trône des lis , en exécution de la promesse de Jésus-Christ, en saint Matthieu , chap. 7 , vers. 24.

Mais vous n'êtes pas un Daniel , un Jacob , un patriarche Joseph , un Mardochée. Sans doute ; mais comme Jacob , j'ai été contraint de quitter la maison paternelle , pour me soustraire à la cruauté d'Esäü ; comme Daniel j'ai long-temps soupiré après le rétablissement de ma patrie au bord des fleuves étrangers ; comme Joseph j'ai gémi dans les fers ; comme Mardochée j'ai vu mes frères dévoués à la mort , comme lui j'ai vu l'au-

rore briller , le soleil se lever , les humbles relevés , les superbes abattus.

Non, non , le bras du Seigneur n'est pas raccourci , ni sa miséricorde épuisée. Vous vous figurez peut-être qu'il faut être saint pour recevoir de pareilles faveurs du ciel. Détrompez-vous. « En ce » jour-là (au grand jour du jugement) » plusieurs me diront : Seigneur ! Seigneur ! nous avons prophétisé en » votre nom. Retirez-vous de moi , leur » dira le souverain Juge , vous tous qui » commettez l'iniquité. »

Faudra-t-il donc recevoir comme canonique tout songe , toute vision qui nous sera présentée ? Non certes. D'après le conseil de l'apôtre , nous éprouverons les prophéties et nous conserverons celles qui sont marquées au coin de la divinité. Cet avis salutaire a toujours été trop négligé. Il fut un temps où l'on étoit croyant jusqu'à la superstition. Alors il n'y avoit pas conte de bonne vieille qu'il ne fît foi. Aujourd'hui,

péchant par l'excès contraire, on ne veut plus rien croire ; comme si l'abus d'un principe devoit en détruire la justesse.

Reconnoissons donc avec douleur que nous n'avons pu vivre au milieu de l'infidélité sans que notre foi ait été affoiblie. Si le venin de la philosophie n'a pas éteint en nous le flambeau de la foi, il en a bien ralenti la chaleur, et émoussé l'éclat. N'est-il pas vrai que, quand il s'agit en société de parler le langage du chrétien, le respect humain nous ferme la bouche ? Nous rougissons presque d'articuler le saint nom de Jésus, ce nom adorable qui devoit être aussi habituellement sur nos lèvres que profondément gravé dans nos cœurs.

Pour procéder avec méthode dans la solution du problème que je m'engage à résoudre, j'exposerai d'abord mes visions avec simplicité ; j'en ferai ensuite l'application aux évènements ; les vérités salutaires sortiront enfin de cette source

abondante comme l'arbre naît du germe dont il est le développement, et je les prouverai par le seul fait de la révolution ; de manière que les propositions tirées des songes appliquées à l'évangile, seront confirmées par les évènements, dont elles montreront à leur tour la liaison, l'enchaînement et l'ensemble.

Puisse cet exposé éclairer, toucher la conscience des ennemis du Roi et du Christ, rassurer les gens de bien sur l'avenir, ranimer la foi dans tous les cœurs, les gagner tous au divin Jésus à qui toutes louanges sont dues dans le temps et dans l'éternité.

Pourquoi, diront certains lecteurs, publier des visions ? L'auteur ne pouvoit-il pas développer son système sans appuyer par des songes, qui pour le moins n'ajouteront rien à ses raisonnemens ?

Mais si j'ai été gratifié de ce don ; pourquoi n'en pas rendre gloire à Dieu ?

Le

PRÉFACE. xvii

Le patriarche Tobie ne nous apprend-il pas que , s'il convient de garder le secret des Rois , il est bon et louable de publier les merveilles du Tout-puissant ?

Mais au moins , continuera-t-on , il falloit produire vos visions avant que l'évènement les eût vérifiées.

Elles ont été en effet publiées suffisamment , pour que ceux qui n'en ont pas eu connoissance d'abord , y croient , et en retirent un grand avantage. Car elles tendent directement à annoncer la stabilité du trône des Bourbons ; et certes ce point capital n'est pas encore décidé aux yeux de l'humaine sagesse ; puisque nos ennemis n'ont pas perdu tout espoir , et que la foi des croyans n'est pas à l'épreuve de toutes les crises que le trône peut subir. D'ailleurs , pouvoit-on sans s'exposer à une mort certaine , publier sous la république que ce gouvernement seroit abattu par une légère secousse , sous Bonaparte , que le chêne

feroit place au lis ? Seroit-il bien prudent même aujourd'hui de démontrer à tous les yeux certains boutons du lis qui s'épanouiront un jour pour notre gloire et notre bonheur ?



CLEF

DE LA

RÉVOLUTION.

PREMIÈRE VISION,

Dans la nuit du Samedi Saint, 1795.

JE me trouvois dans un vallon bordé de trois coteaux, dont l'un étoit au Nord-est, et le troisième au Sud-est. Au pied du premier s'élevoit un château d'une structure aussi magnifique que solide. Les portes et les fenêtres étoient peintes aux trois couleurs. Devant la façade de l'édifice étoit profondément planté un arbre sans branches, également peint aux trois couleurs, et coiffé d'un bonnet de fer-blanc teint de rouge. Quatre cables énormes, attachés à l'arbre vers le

milieu de sa hauteur, étoient amarrés sur les collines d'alentour. D'autres cordes moins fortes étoient entrelacées aux quatre cables d'une extrémité à l'autre.

Je considérai les belles proportions du château. Je calculai avec une espèce d'enthousiasme tout ce que l'art avoit employé pour donner de la stabilité à l'arbre, et puis je m'écriai : que cet ouvrage paroît solide ! il est impérissable.

Cependant en promenant mes regards, j'aperçus au bout de l'horizon du côté du Sud-est un petit nuage noir, méchant, qui s'avançoit avec rapidité.

Dans la crainte de quelque orage, je m'éloigne de l'arbre, je monte au haut de la colline située au Nord-est, et j'entre dans une mesure pour attendre ce qu'il en sera. Quelques instans après, le petit nuage s'étend et couvre le ciel. Ma crainte augmente. J'entends siffler le vent : la pluie tombe ; l'arbre est renversé ; mais il n'est pas entièrement séparé du tronc : les deux parties brisées se tiennent encore par des filamens à quelques pans au-dessus du niveau de la terre.

A sa chute, chacun s'écrie : Il est tombé sur le lis. Je sors de la mesure ; je considère l'arbre ; j'en vois la cime dépourvue du bonnet, appuyée sur un chêne blanc naissant

qui avoit plusieurs tiges minces et peu élevées. A côté de ce chêne se trouvoit une belle plante de lis tout épanouie. Je m'écriai alors : non , il n'est pas tombé sur le lis. Je fus surpris au reste , de ne pas voir dans les airs les météores effrayans dont l'orage paroissoit menacer ; et j'admiraï comment l'arbre avoit cédé à de si foibles efforts.

Application de cette Vision.

Le Saint jour de Pâques , en m'éveillant , je fus pénétré de sentimens de joie et d'admiration. Je m'empressai de raconter ma vision à mes compagnons Audibert , Mestre père et fils , Moulard de Toulon , Bonifai de la Cioutat et à quelques autres.

Tout ce que je conclus alors , ce fut que la république seroit abattue , mais que les Bourbons ne recouvreroient pas pour lors la souveraine puissance. Eclairés par les événemens , nous faisons aujourd'hui sans difficulté l'application de ce songe.

Le château représente la France ; l'arbre de la liberté si bien planté , si fortement amarré , figure le gouvernement républicain , appuyé de tout ce qui semble aux yeux de l'humaine sagesse devoir rendre un gouvernement stable.

Le chêne naissant est Bonaparte ; ses tiges sont ses frères connus depuis deux jours dans la société : le chêne est l'emblème de l'étendue et de la dureté de la puissance du Corse.

La pluie et le vent sont les élémens dont l'action , selon l'écriture , abat l'édifice fondé sur le sable.

Le lis figure les Bourbons qui ne doivent pas hériter immédiatement de la république. Il est à côté du chêne , parce que celui-ci ne se montre que pour faire renaître le lis.

L'arbre tient par des filamens à la racine , parce que l'héritier de la république en conserve tout le venin : Bonaparte a été appelé à juste titre l'héritier de la révolution.

Chacun crie , l'arbre est tombé sur le lis. Bonaparte fut appelé après le 18 brumaire , le Pont-Royal , comme s'il n'eut saisi l'autorité souveraine que pour la remettre aux Bourbons. Il y a mérité cette qualification , mais dans un autre sens.

Enfin je m'éloignai de l'arbre , et je fus me cacher dans une mesure , parce que ne voulant point servir la république , quoique ce parti dût me soustraire au décret de proscription du 18 fructidor , je fut traîné au fort Saint-Jean , à Marseille , d'où je vis venir le nuage qui donnant du vent et de la pluie , renversa l'arbre de la liberté.

(5)

L'orage que je craignois , exprime la réaction qui n'eut pas lieu.

DEUXIÈME VISION,

Du mois de Mai, 1813.

DANS le courant du mois de mai 1813, tandis que Bonaparte traitoit de la paix avec les puissances coalisées , à la faveur d'une armistice, et que j'étois comme tout le monde dans la persuasion qu'il ne refuseroit aucune condition pour l'obtenir , je vis pendant la nuit le même château aux trois couleurs que j'avois vu en 1795 , avec la différence qu'il ne présentoit plus l'arbre de la liberté devant sa façade.

J'aperçus en même temps au Nord-est du château , les campagnes couvertes de torrens débordés. Les eaux s'avançoient vers le couchant avec une rapidité et un murmure effroyables : à mesure qu'elles approchoient de l'édifice , elles rencontroient des obstacles. Alors les ondes s'accumulant , forçoient ces digues , et se précipitoient avec encore plus de violence. Saisi de crainte , je disois en moi-même : qui pourra arrêter un pareil débordement ? Comment se sauveront les mal-

heureux qui se trouvent exposés à cette inondation ?

Cependant les eaux abordèrent le château , et après bien de flux et de reflux , elles parvinrent à le ceindre jusqu'à une hauteur considérable à l'Est, au Nord et au Sud. Je m'attendois à tout moment à voir l'édifice renversé. Enfin , après quelques heures d'anxiété et de trouble , je vis avec satisfaction que les eaux ne tendoient pas à le faire tomber.

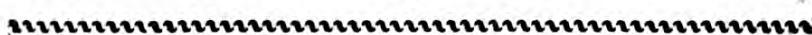
Mais je fus témoin d'un changement subit : la façade du château , peinte aux trois couleurs , perd tout-à-coup sa première décoration , et se trouve ornée de la couleur blanche dans toute son étendue.

Pendant que j'étois attentif au sort que subiroit le château , les torrens descendoient vers le Midi , et le soin de ma conservation m'en fit observer soigneusement le cours. J'étois d'abord effrayé de leur approche. Mais je remarquai que les eaux diminoient en descendant ; de sorte que je me rassurai dans l'idée que , quand même elles viendroient jusqu'à moi , je n'en serois pas submergé. Je suivois pourtant leur cours avec une espèce d'inquiétude , lorsque je les vis à mon grand contentement s'arrêter à peu de distance du lieu d'où je les considérois.

Tout en voyant avancer avec effroi les tor-

rens du nord , je craignois encore plus que de semblables eaux ne débordassent du levant , du midi. Aussi , de temps en temps je tournois la tête de ces côtés là , et à chaque coup-d'œil , je me disois : « Il n'en viendra » point de là. »

Enfin quand je crus voir ma personne en sûreté , j'en revins au château que je considérais avec plaisir. La couleur blanche est soudainement chassée par les trois couleurs. Celles-ci ne couvrent le château qu'un instant pendant lequel elles subissent un tremoussement , un mouvement rapide d'oscillation que je conçois beaucoup mieux que je ne puis décrire. Après cela la couleur blanche recouvrit d'un seul jet la façade du château.



TROISIÈME VISION.

A PEU près dans le même temps , je me trouvai à la campagne durant une nuit obscure : je ne voyois absolument rien , marchant au hasard , sans savoir si je m'éloignois ou si je m'approchois de mon pays. J'aperçois tout-à-coup la lueur d'une lampe non-loin de moi. Je m'y achemine ; j'arrive à une métairie ; j'y trouve un garçon d'une quinzaine d'ans. « Mon

» ami , lui dis-je , je me suis égaré ; voulez-
 » vous bien me faire l'amitié de m'accompa-
 » gner chez moi ; je vous en serai reconnois-
 » sant. » Au moment que je parlois , le père
 de famille paroît sur la porte , et rentrant
 aussitôt , il me dit : Vous rêvez , monsieur ,
 de dire que vous n'y voyez pas ; regardez , il
 est encore grand jour. Je sors , et je suis
 agréablement surpris de voir le soleil , à la
 vérité sur le point de se coucher , mais
 cependant assez haut pour m'éclairer jusqu'à
 mon logis.

*Application de la seconde et troisième
 Vision.*

Je ne tardai pas à tirer de ces deux visions
 les cinq propositions suivantes :

- | | | |
|------------------------|---|------------------------------------------------------------------------------------|
| de la 1. ^{re} | { | 1. ^o La France sera envahie. |
| | | 2. ^o Elle ne sera pas détruite. |
| | | 3. ^o Elle retournera aux couleurs
blanches. |
| | | 4. ^o Le lieu de mon domicile
ne sera point exposé à l'in-
vasion. |
| de la 2. ^{me} | { | 5. ^o Je ne vivrai pas long-temps
sous le règne des Bourbons. |

Je ne fis pas pour lors grande attention à la

réparation momentanée des trois couleurs ; qui annonçoit le retour de Bonaparte de l'île d'Elbe , ni au trémoussement soudain des couleurs qui figuroit un changement de gouvernement sous les mêmes emblèmes. Cependant mieux éclairé par la vision quatrième , je prédis que la république reparoîtroit pour quelques jours. Ce qui arriva le 21 juin 1815 , lorsque Bonaparte étant déchu du trône par ceux même qui l'y avoient élevé , on établit un gouvernement provisoire , dont la première opération fut de déclarer qu'aucun acte ne seroit valide , s'il n'étoit fait au nom du peuple français.

Il n'est pas nécessaire de faire l'application des quatre premières propositions à l'invasion de la France en 1814 par les coalisés. J'observerai seulement que des détachemens autrichiens firent des courses jusqu'aux environs d'Avignon , et que par conséquent le lieu de mon domicile ne fut point envahi.

Le obstacles qui de temps en temps arrêtoient les torrens , figurent les efforts de la France pour s'opposer à l'invasion.

Les regards que je jetois du côté de l'est et du sud , annonçoient la crainte où l'on étoit de voir les troupes françaises retourner d'Italie , suivies des alliés , et de quelque débarquement sur les côtes méridionales.

Aussi j'assurois avec fermeté qu'il n'en seroit rien à l'époque de l'invasion.

Mes craintes que les efforts et la violence des torrens ne causassent la chute du château , présageoient le danger que courroit la France d'être démembrée. Une main invisible la soutint , parce qu'elle avoit encore des principes religieux , ainsi qu'elle le prouva par les hommages qu'elle rendit au Souverain pontife dans ses divers voyages dans nos provinces (1).

La Vision troisième annonçoit d'une manière claire le changement subit de gouvernement , par lequel nous passâmes en 1814 du despotisme affreux de Bonaparte , figuré par les ténèbres où je me trouvois , sous l'autorité paternelle de Louis XVIII , figuré par la clarté qui succéda tout-à-coup aux ténèbres , clarté qui par sa courte durée me fit augurer d'abord que je ne vivois pas long-temps sous le règne des Bourbons. Mais je revins de cette

(1) Il semble en effet que la divine providence , en exposant ainsi aux regards des Français le vicaire de Jésus-Christ dans les fers , ait voulu mettre leur foi à l'épreuve , et exiger d'eux un témoignage libre et public de leur adhésion à l'Évangile , avant de confirmer l'existence de la nation et de la soustraire à l'anathème lancé contre l'impie et sa famille.

erreur , quand je pus comparer la clarté du soleil couchant avec la lueur de l'aube que je vis dans la Vision quatrième.



QUATRIÈME VISION,

Du mois de Mai 1814.

LES royalistes se livroient sans inquiétude à la joie qu'ils avoient inspirée, et le calme profond qui avoit succédé aux agitations les plus violentes, lorsqu'au milieu de l'allégresse publique, je vis tout-à-coup la France dans la plus grande confusion : c'étoit un feu grégeois dans toutes les provinces. Que de rumeurs ! que de dissensions ! Le midi étoit séparé du nord par une épaisse nuée. On ne voyoit dans ce pays rien de ce qui se passoit là haut. Mais au moment où je me croyois le plus en danger, je tourne les yeux vers le nord ; j'aperçois une lueur pâle, semblable à celle du point de l'aube. L'espérance naît dans mon cœur : un peu après je vois un courrier au milieu d'un tourbillon de poussière. Il crie en passant : Victoire ! victoire ! — Qui a vaincu ? — Les habits rouges. J'écarte aussitôt les pans de mon habit, et je me vois avec un beau gilet rouge. Ah ! tant

mieux, je suis du parti victorieux. Je respirai plus à mon aise. Je me retourne, et j'aperçois une longue file de chariots sur lesquels étoient enchaînés comme morts des hommes en uniformes bleus. Un inconnu qui étoit à mon côté, me dit : Ce sont les républicains. Comme malgré cela j'étois dans une espèce d'anxiété : eh, quoi ! ajouta-t-il, tu es du parti victorieux ; tu vois les républicains enchaînés, et tu ne te réjouis pas ; et en même temps, pour dissiper mes alarmes sur l'avenir et m'inspirer de la joie, il me suggère le motif qui doit la produire, en répétant par trois fois pour plus grande certitude : c'est fini.

A mesure que les chariots avançaient, j'allois me retirer tout tremblant, tant je redoutois l'approche des républicains. « De quoi » as-tu donc peur, me dit alors l'inconnu » avec vivacité ? Vois-les ; ils sont enchaînés ; » ils ne peuvent te nuire. » Les voitures arrivent ; la première portoit un homme chargé de chaînes, étendu de tout son long, avec la tête posée sur les planches. « Ah ! le mal- » heureux, m'écriai-je, il est mort. » Il relève un peu la tête, lance sur moi un regard féroce, et soudain il la laisse tomber.

Application de la Vision quatrième.

On voit dans cette vision clairement annoncés les troubles qui ont régné en France pendant l'usurpation de 1815.

Les habits rouges désignent l'armée anglaise victorieuse à Waterloo.

Les républicains en uniforme bleu , sont la figure des troupes françaises qui , royalistes en 1814 , furent dévouées à Bonaparte en 1815 , et finirent par servir la république sous le gouvernement provisoire établi le 21 juin de la même année.

Il ne faut pas entendre à la lettre ce qui est dit des chaînes dont les républicains sont chargés ; mais figurativement , comme on dit qu'un méchant est enchaîné , lorsqu'il est mis hors d'état de nuire. Je ne puis mieux rendre cette idée qu'en les comparant à Samson , après qu'il eut perdu ses cheveux.

Tout le reste de la vision que nous voyons et que nous verrons encore mieux s'accomplir , tend à nous prouver l'impuissance des républicains. Comme l'Éternel paroissoit leur avoir cédé jusqu'à cette heure le pouvoir de désorganiser les sociétés , il a bien voulu nous convaincre qu'il n'entroit plus dans ses décrets divins de se servir de la férocité des méchants ,

et il nous présente dans cette vision tous les motifs qui doivent ranimer notre confiance, relever notre courage : il nous montre les républicains enchaînés, nous permettant de nous livrer à la joie, parce que leur défaite est absolue, complète, telle qu'elle doit bannir tout sujet de crainte : il nous annonce que tout est fini, c'est-à-dire, que le règne de l'impie est passé, que la vérité a repris son empire sur l'erreur : il le répète jusqu'à trois fois : il fait passer devant nous ; il met sous nos yeux les suppôts de l'enfer, les satellites de la tyrannie : il leur donne la liberté de faire en notre présence l'épreuve de leur malice : il nous force à reconnoître par le témoignage de tous nos sens que nul autre pouvoir ne leur a été laissé, que celui de lancer sur nous des regards féroces contre lesquels nous rassurent sur-le-champ les liens dont nous les voyons garrotés.

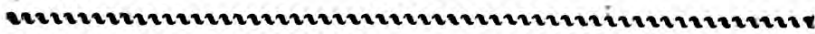
Ces alarmes qui ferment si opiniâtement mon cœur à la joie, sont la peinture naturelle de la pusillanimité des royalistes, qu'on ne sauroit pleinement rassurer sur l'avenir.

L'aube qui paroît après la victoire des habits rouges, donne l'intelligence de l'avenir sur plusieurs points : D'abord elle annonce un commencement de retour à l'ordre qui ne doit devenir parfait que graduellement.

Ensuite,

Ensuite , ce crépuscule qui commença à m'éclairer en 1814 , comparé au soleil couchant qui dissipa tout-à-coup les ténèbres en 1813 , (voyez troisième vision) présage d'une manière évidente , que tout comme le premier rétablissement des Bourbons devoit être éphémère , de même leur retour en 1815 les replace pour long-temps sur le trône de France.

On doit reconnoître que la première partie de la vision quatrième a été vérifiée par les évènements , que rien de ce qui se passe aujourd'hui ne tend à démentir la seconde partie : on peut donc raisonnablement s'attendre à la voir accomplir dans toutes ses parties.



CINQUIÈME VISION.

Du mois de janvier 1815.

DANS tout le courant du mois de janvier 1815 ; le Seigneur exposa à mes regards un château dont voici la description :

Il étoit fort élevé ; il avoit plusieurs fenêtres à chaque étage , une grand'porte au rez-de-chaussée également distante des deux extrémités latérales ; mais le tout sans fermeture. Il étoit construit de moellons sans liaison entre eux , sans crépit intérieurement.

La grand'porte donnoit sur une terrasse carrée. Derrière le château étoit construit de la même manière un petit bâtiment qui paroissoit soutenir le grand édifice.

Je me promenois sur la terrasse , les yeux fixés sur un château d'une structure si étrange , et qui excitoit singulièrement mon admiration. Il n'est pas possible , disois-je , qu'il tienne long-temps ; si une pierre se détache , tout l'édifice s'écroule ; tu ferois bien de t'en éloigner , pour n'être pas écrasé sous ses ruines. Malgré mes craintes , le château tient. — Mais le moindre vent suffiroit pour le renverser. Le vent souffle , et le château résiste. — Mais s'il pleuvoit , l'humide feroit glisser ces pierres que rien ne lie , et la chute de l'édifice seroit inévitable. La pluie arrive tantôt forte , tantôt légère ; il plut long-temps , au lieu que l'action du vent ne fut que passagère. O prodige ! rien ne bouge.

Quoique tous mes calculs me portassent à craindre un écroulement prochain , je persistai à considérer le château dans tous les sens. Je montai même sur le toit : je le trouvai tout mal en ordre , n'offrant pas plus de garantie que les murailles. J'étois constamment sans trouble , mais non sans crainte de voir le tout renversé.

Je descends , je fais le tour du château , pre-

nant un intérêt tout particulier au petit édifice. Quel n'est pas mon étonnement ! Je vois au fond du château , en face de la porte d'entrée, une colonne de flammes d'un volume énorme , qui s'élevoit du rez-de-chaussée jusqu'au toit. Chose singulière ! le feu ne consumoit rien. Je cours sur le derrière du château , fort inquiet sur le sort du bâtiment : je le trouve infiniment plus embrasé que le château. Il en sortoit des nuages d'une fumée épaisse , noire , semblable à celle que donne le four d'un potier lorsqu'il est en activité.

Je contemplai long-temps l'édifice dans cette crise , et toujours avec une admiration nouvelle de ce qu'il résistoit à l'action d'un feu aussi violent.

Application de la cinquième Vision.

Quoique cette vision soit effectivement plus expressive que les autres , il me fut d'abord impossible d'en trouver l'explication. Je passois tous mes momens de loisir avec ce château devant les yeux , en disant au Seigneur : cette vision vient de vous , ô mon Dieu , elle me présente sans doute la figure de quelque grande vérité ; cependant elle est voilée et fermée à mon intelligence. Vous

ne faites rien d'inutile, ô mon Dieu ; vous m'en donnerez un jour le sens.

Je passai long-temps dans cet état de prière et de méditation, toujours sans fruit apparent, lorsque huit jours avant le Jeudi-Saint de la même année, jour auquel je m'étois assis au banquet de l'agneau, méditant le soir avant la collation sur le même sujet, une voix intérieure me dit : « Le Sauveur, ne dit-il pas quelque part que l'édifice bâti sur la pierre » résiste au vent, à la pluie, aux torrens ? »

O joie ! ô allégresse ! ô ravissement ! Mon Dieu, dans quel océan de délices ne doivent pas vivre vos élus qui ont le bonheur de vous voir face à face, puisqu'un seul et foible rayon de votre lumière ravit l'homme hors de lui-même.

Cette vision, comparée à la première, dévoile tout le mystère. J'assemble toute la maison ; je parle, j'explique, j'exhorte, je me promène, je m'arrête. La contemplation de la vérité absorbe tous mes sens.

Le lendemain j'ouvre le livre de l'Évangile, le livre divin dans lequel se trouvent consignées les grandes vérités qui font le bonheur de la société et de l'individu ; je lis ce texte dans l'Évangile de saint Matthieu, Chap. 7, v. 24 et 25.

« Quiconque entend de moi ces instruc-

» tions et les pratiques , est semblable à un
» homme sage qui a bâti sa maison sur la
» pierre : la pluie est tombée , les torrens se
» sont débordés , les vents ont soufflé , et sont
» venus fondre sur cette maison , et elle n'a
» point été ébranlée , parce qu'elle étoit fondée
» sur la pierre. »

Les *ψ.* 26 et 27 , montrent la sottise et le malheur de celui qui , ne pratiquant pas la loi de Jésus-Christ , voit son édifice renversé par la première action du vent , de la pluie et des torrens.

Je ne pouvois pourtant m'expliquer pourquoi l'action du feu étoit substituée à celle des autres élémens dans ma vision , lorsqu'il me tomba sous les yeux ce verset du pseaume 117 : « Je me suis vu environné de mes
» ennemis comme d'un essaim d'abeilles irri-
» tées : je voyois leur colère s'allumer contre
» moi comme le feu qui prend à des épines ;
» mais avec la protection du Seigneur je me
» suis vengé d'eux. »

Les abeilles , dont le propre est de nuire avec l'aiguillon , sont la peinture fidèle des ennemis du trône. Réduits à exhiler leur venin par la bouche , ils ont , ainsi que le dit le prophète Roi , aiguisé leurs langues comme des épées. D'ailleurs , le feu , celui surtout qui prend à des matières aussi inflammables

que les épines , a plus d'activité pour dissoudre les corps contre lesquels il dirige son action.

Vérité fondamentale.

Dieu est l'auteur et le conservateur des sociétés
et des gouvernemens.

Cette proposition est la base de tout établissement humain. Les empereurs de Russie et d'Autriche , les rois de Prusse et de France ont senti cette vérité , puisqu'ils l'ont professée d'un commun accord le 25 décembre 1815. Monsieur Roux de Laborie l'a aussi sentie ; il l'a développée dans la chambre des députés dans la séance du premier février 1816, lorsqu'il a soutenu avec autant d'éloquence que de fermeté , qu'améliorer , régler les différentes branches de l'administration , avant d'avoir pourvu aux frais du culte , du ministère sacerdotal , c'est bâtir l'édifice avant d'avoir posé les fondemens. Que tous ceux qui ont été témoins de la révolution s'en rappellent les principales époques ; ils reconnoîtront qu'elles tendent toutes à prouver cette vérité essentielle.

En effet , depuis environ cinquante ans , avant l'explosion préparée par l'introduction

des principes destructeurs , *nos sages* ne cessoient de crier à qui vouloit les entendre , que tous les hommes vivoient abrutis sous des verges de fer , sous la plus dure tyrannie , fruit de la superstition que les prêtres et les rois avoient étendue sur toute la terre. A les entendre , le bonheur du genre humain étoit exclusivement attaché aux leçons du philosophisme.

Les premiers qui adoptèrent cette étrange doctrine furent ceux qui avoient plus d'intérêt à l'étouffer. Des grands , la contagion se communiqua insensiblement aux plus petits , et la philosophie se trouva enfin si répandue dans la société que l'Évangile fut relégué parmi les fables. Les ministres des autels ne furent plus regardés que comme d'habiles hypocrites qui soutenoient de vieilles erreurs par intérêt et sans persuasion intérieure.

Cependant la vérité fondamentale avoit été publiée dans tous les âges du monde ; l'expérience de tous les siècles en avoit recommandé l'importance. David avoit chanté et nous chantions après lui : (*Ps.* 126.) « Si » le Seigneur ne bâtit lui-même la maison , » les efforts de ceux qui bâtissent sont inutiles ; si le Seigneur ne garde lui-même la » ville , c'est en vain que veillent ceux qui la » gardent. »

» Non , le Seigneur n'a fait au saint Roi que
 » des sermens sincères , et il ne se retractera
 « jamais : je mettrai , lui a-t-il dit , vos enfans
 » sur le trône que vous occupez. S'ils sont
 » fidèles à garder ma loi , s'ils observent les
 » préceptes que je leur donnerai , leurs enfans
 » seront assis sur votre trône. »

Nous avons vu le peuple hébreu , modèle et figure de tous les peuples , n'exister libre et indépendant qu'autant qu'il faisoit du décalogue la règle de sa conduite ; assujéti successivement à toutes les peuplades qui l'enviro- noient , aussitôt qu'il secouoit le joug du Sei- gneur. Nous l'avons vu enfin dispersé parmi les nations pendant soixante et dix ans , quand il parut obstinément prosterné aux pieds des idoles.

Le prophète Jérémie n'ignoroit pas la cause des désastres de son peuple , quand il annon- çoit que Jérusalem , c'est-à-dire , la société des Hébreux avoit perdu sa stabilité , pour avoir prévarié. *Peccatum peccavit Jeru- salem propterea instabilis facta est.* Elle perdit son existence lorsqu'elle rejeta de son édifice la pierre angulaire.

Enfin l'église catholique , d'après les leçons de son divin fondateur , avoit mis sous les yeux et sur les lèvres de tous les fidèles , la grande maxime de l'observation de laquelle

dépendent la durée et la stabilité des gouvernemens : *Similabo eum viro sapienti qui ædificavit domum suam supra firmam petram.*

Malgré tant de moyens d'instructions , la plupart des Français n'y croyoient plus ; les autres , sans avoir perdu la foi , n'en sentoient pas tout le prix.

Il semble qu'à certaines époques fixes , les vérités ont besoin d'être renouvelées à la face de l'univers , dans le danger de s'effacer totalement du cœur des hommes. La loi naturelle , qui n'est autre que celle que Dieu révéla à notre premier père en conversant avec lui dans le jardin d'Éden , dut être renouvelée deux mille ans après la création du monde , par le ministère de Moïse , parce qu'elle se conservoit à peine dans quelques individus.

La loi de Moïse , obscurcie et comme défigurée au bout de deux mille ans par les fables des Phariséens , qui substituoient des traditions humaines au texte de la loi , dut être purgée de tout ce que les hommes y avoient mêlé de terrestre , et recevoir son complément par la doctrine de Jésus-Christ. C'est encore environ après la durée de deux mille ans que l'Évangile a dû être rappelé par une suite d'événemens singuliers.

Ce concours d'événemens qui forme ce que nous appelons la révolution , sera donc le

grand livre dans lequel seront retracées les vérités salutaires de l'Évangile. Mais la révolution est entre les mains du Tout-puissant, comme les cinq pains d'orge entre les mains de Jésus-Christ. De celle-là jaillissent de tous côtés des traits de lumière, alimens de l'esprit, comme ceux-ci devinrent une nourriture abondante pour les corps. Aussi est-il plus embarrassant de mettre quelque ordre dans l'exposition des vérités, qu'il n'est difficile de les en extraire. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que les mêmes évènements, les mêmes tableaux considérés sous divers rapports doivent être nécessairement mis sous les yeux à plusieurs reprises. Par exemple, Bonaparte, le héros de la tragédie révolutionnaire, quoique un et toujours ressemblant à lui-même, joue plusieurs rôles sur la scène. Tantôt, modèle d'hypocrisie, il prouve par son élévation le résultat heureux des maximes religieuses, et par sa chute, les suites funestes de l'abjuration de ces maximes; tantôt, en qualité de précurseur des Bourbons, il est entre les mains du Seigneur l'homme envoyé d'avance pour préparer les voies à cette auguste famille: ici, il fait fonction d'ange exterminateur; là, il paroît sous la figure de l'esprit des ténèbres, qui par son faux brillant attire dans des abîmes les étourdis; je veux dire, ceux qui

ne se guident pas par la lumière évangélique.

Le trône de Pierre est tantôt le roc sourcilleux contre lequel se brisent les flots courroucés de la mer, tantôt un port, asile assuré pour les vaisseaux agités par la tempête. Les persécutions dirigées contre l'église, toujours par le même esprit, présentent des tableaux différens par la variété des combinaisons ; mais le dénoûment offrant les mêmes catastrophes, on est obligé de se répéter, parce que la vérité, attaquée sous divers points de vue, étant une, doit fournir les mêmes résultats.

Le trône des Bourbons servira de modèle aux gouvernemens fondés sur la pierre ferme ; il deviendra à son tour un problème à résoudre quant à son existence future. D'ailleurs comme il est une des matières et des fins générales de la révolution, il doit reparoître dans tous les actes de la pièce.

Les philosophes, tantôt acteurs, tantôt simples intrigans ; ici bourreaux, là victimes, donnant par leur esprit l'impulsion à la machine, occuperont un vaste champ sur le théâtre, et paroîtront ici avec l'éclat du diadème comme les maîtres de la terre, là dans les revers avec le sceau de l'infamie.

Pour procéder avec ordre, nous établirons

cinq propositions que nous prouverons l'une après l'autre par le seul fait de la révolution.

1.^{re} PROPOSITION. Un gouvernement qui n'est pas fondé sur les principes religieux ne sauroit être stable.

2.^e PROPOSITION. La profession des principes , laquelle n'est pas l'expression d'une conviction intime , ne sauroit donner de la stabilité aux gouvernemens ; d'où il résulte que la religion doit être non un moyen , mais la fin des chefs, des États.

3.^e PROPOSITION. Tout gouvernement établi sur la pierre ferme , figure des principes religieux , est stable.

4.^e PROPOSITION. Bonaparte est le précurseur des Bourbons.

5.^e PROPOSITION. Le trône des Bourbons est inébranlable.

1.^{re} PROPOSITION (*prouvée par le seul fait de la révolution.*)

Un gouvernement qui n'est pas fondé sur les principes religieux ne sauroit être stable.

Sagesse , force , modération dans le souverain et dans les dépositaires de l'autorité ; dévouement et fidélité dans l'armée ; soumis-

sion et obéissance aux lois dans les peuples : voilà , je pense , le mécanisme qui doit procurer de la stabilité à un gouvernement quelconque.

Ces vertus sont garanties dans les chefs et les subordonnés par l'amour du bien public qui extirpe le germe de l'égoïsme , éteint les haines , met un frein à la vengeance , étouffe les divisions , rend faciles et prompts toutes sortes de sacrifices ; par la pureté des mœurs qui fait respecter les personnes , conserve les héritages , laisse à l'âme toute son activité , au corps toute sa vigueur ; par le désintéressement qui rend les propriétés sacrées , inspire l'amour du travail , oppose à la corruption , à l'infidélité une barrière insurmontable ; par le mépris des honneurs , des emplois qui rend les citoyens heureux dans le poste que la providence leur a assigné , réprime l'ambition , source féconde des intrigues , des cabales qui détruisent l'harmonie des sociétés , en détournant au profit de l'individu les moyens qui doivent concourir à l'intérêt commun.

Si je ne craignois de m'écarter de mon plan , je montrerois que sans la religion , la vertu n'est qu'un mot vide de sens ; que fonder une société sans principes religieux , c'est former un corps sans liaison dans les membres. Mais c'est à la révolution qu'il appartient de nous

prouver que toutes ces vertus sont remplacées dans les cœurs par les vices contraires, quand on détruit cette religion qui procure et qui nourrit les saintes habitudes.

Depuis long-temps les philosophes du dix-huitième siècle étoient occupés à détruire ; l'heure de leur triomphe a sonné ; ils vont être chargés du soin plus difficile d'édifier. Allons , enfans de Noé , éternisez votre nom ; rendez-vous indépendans du ciel , en construisant un édifice dont les proportions et la beauté excitent l'admiration des peuples , dont la solidité brave le ravage du temps , dont l'élévation vous rassure contre le courroux céleste.

La France , semblable à une terre bien préparée pour la nouvelle semence , ne rejettera aucun de vos essais. Sages du siècle , le temps est venu de disposer les nombreux matériaux que vous accumulez depuis tant d'années. Le Seigneur a détourné les yeux pour ne pas voir ce que font les enfans des hommes ; il a voilé sa providence , suspendu le glaive de sa justice , arrêté l'action de son bras puissant. La société vous est livrée ; tout doit vous réussir (1).

(1) La société est livrée aux Jacobins jusqu'à la bataille de Waterloo.

Les ministres des autels , fauteurs et propagateurs de cette prétendue superstition qui vous fit tant gémir , vont être divisés par la zizanie que vous avez semée dans le champ du père de famille : ils tomberont entre vos mains , les uns pour se rendre vos coopérateurs , les autres pour devenir vos victimes. Ces derniers , envoyés à l'échafaud , égorgés dans les prisons , poursuivis dans les forêts comme des bêtes fauves , dispersés sur la surface du globe , iront attester à l'univers votre humanité , votre tolérance , faire contraster votre douceur avec la cruauté de vos ci-devant persécuteurs. Les uns et les autres seront dépouillés , et pour cause , vous manifesterez par là votre désintéressement absolu ; et les richesses de nos temples , précieux monumens de la piété de nos pères , serviront à récompenser les vertus modestes de vos prosélytes , et à les prémunir contre les dangers de la séduction.

La noblesse subira le même sort que le clergé. Moïse et Aaron sont frères ; ils doivent boire au même calice.

Les phalanges , soutiens du trône , qui avoient appris à vaincre au nom du Dieu des armées , fouleront aux pieds leurs sermens , grâce à vos principes. Elles deviendront vos satellites , ou seront dispersées au gré de vos désirs.

Les temples se changeront en lieu de comices , où des sociétés populaires succéderont aux assemblées des adorateurs du Christ , votre ennemi capital : les emblèmes de son infinie miséricorde , traînés dans la boue , feront place à des dieux nouveaux , à la liberté , à l'égalité. La raison humaine occupera le trône de l'Éternel : assez et trop longtemps il avoit ravi l'encens dû à vos immortelles vertus. Les chaires évangéliques , converties en tribunes aux harangues , retentiront de vos louanges. De là de fougueux orateurs enflammeront le zèle de vos adeptes , développeront le plan nouveau d'après lequel vous vous proposez de bâtir. Vous ne manquerez ni d'apôtres , ni de zélateurs , ni de surveillans.

Des potentats , attentifs à préserver leurs peuples de l'excellence de vos principes , se présenteront avec leurs armées pour arrêter les progrès de votre régénération. Ne vous alarmez pas ; vous trouverez dans votre sagesse des expédiens qui vous mettront à couvert de leur atteinte , et leur complaisance à céder à vos sollicitations , vous enhardira à de nouvelles entreprises.

Une fois l'autel renversé , la noblesse dissoute et proscrite , la terreur de votre nom imprimée dans tous les cœurs , le trône s'écroulera

s'écroulera sans résistance par la seule impulsion de votre souffle. Le monarque qui l'occupe mérite sous tous les rapports votre animadversion : religieux , pacifique , modéré , il a pour ses peuples un amour qui le dispose à tout genre de sacrifices. Il faut qu'il paye de sa tête le rare bonheur d'avoir su réunir en sa personne de si grandes vertus. Il faut que sa mort , précédée , accompagnée de tout ce que la vengeance et la fureur peuvent inventer de plus humiliant , de plus atroce , apprenne à l'univers quels sont vos sentimens à l'égard des Rois , quel est le moyen par lequel vous voulez assurer le bonheur des nations , avec quelle intrépidité vous devez les affranchir du double joug de la religion et du trône.

Cependant, habiles à profiter de tout, vous cimenterez du sang du juste les fondemens de la république , chef-d'œuvre de votre sagesse. Les dépouilles du souverain , les débris du trône deviendront la proie de ceux qui s'engageront à marcher sans retour sous vos bannières. La crainte de succomber sous un si grand fardeau de lauriers, vous obligera à les partager avec tous les individus de votre nation. Vous chercherez des complices jusques dans le dernier des hameaux , et les Brutus modernes pourront consigner dans des registres

leur adhésion à votre sentence , en jurant une querelle éternelle à l'ordre.

Des provinces dévouées à l'oïnt du Seigneur et à son Christ , leveront contre vous l'étendard de la révolte. Loin de vous effrayer , voyez dans leur zèle un feu qui dévorera leurs habitans , un incendie où viendra se consumer tout ce qui reste en France d'êtres bornés , superstitieux , dévoués à la tyrannie de la royauté et de la religion.

Si des chefs perfides sur le compte desquels vous vous serez mépris (car il est permis même à des philosophes de se tromper) , tendent à entraver votre marche , ils tomberont dressé contre vous , et ils ne trouveront que la mort ou l'exil.

L'Europe , alarmée de vos succès , sortira enfin de la léthargie. Elle conspirera pour étouffer la république dans son berceau. Vains efforts ! infidèles aux vérités dont il vous est réservé de leur faire sentir l'importance et la nécessité , les têtes couronnées deviendront avec leurs états la proie des flammes que vous aurez allumées autour de leurs trônes. Isolés ou réunis , les monarques seront écrasés par la foudre lancée du haut de la montagne ; ils seront forcés de reconnoître que les dieux de la république ne sont pas des dieux impuissans.

Grâce à votre sagesse , grâce à vos lumières ,

vous êtes parvenus à abattre le trône et l'autel, à élever cet édifice après lequel soupiroient depuis si long-temps les pères et les disciples de la moderne philosophie. Vous avez fait plier vos ennemis sous votre joug. L'Europe étonnée tremble à l'aspect du colosse qui la menace. Mais vous n'avez encore rempli qu'une partie de votre tâche. De nouveaux crimes vous sont réservés ; un scandale nouveau doit être donné au monde.

Dans l'antique Rome, jadis le siège de l'idolâtrie, aujourd'hui le centre de la religion du Christ, un saint vieillard gouverne avec douceur et charité, mais selon des maximes qui ne sont pas les vôtres, un peuple qui vit heureux sous son empire. Le prince de ce royaume, père commun des humains, n'est point entré à la vérité dans la ligue des rois, vos ennemis. L'église dont il est le chef, instruite à l'école de son divin Maître, sait adorer les décrets de la divine Providence dans l'élévation de ceux-même qui semblent être nés pour le malheur des hommes. Mais vous savez que la sagesse incréée a solennellement promis la durée des siècles au royaume spirituel de Pierre, et vous avez dit à vos satellites : Donnons un démenti à l'Éternel ; renversons cet édifice antique, auquel une existence trop prolongée a attiré la vénération

des peuples. Exista-t-il sur la terre un ouvrage qui puisse tenir contre la force de notre bras ?

Aussitôt des bandes sacrilèges envahissent le patrimoine de saint Pierre. Des soldats impies portent des mains parricides sur l'auguste Vicaire du Dieu trois fois Saint. Sans respect pour son âge, sans égard pour ses infirmités, ces impitoyables soldats de la philosophie, traînent à travers l'Italie le vénérable vieillard, et l'exposent à périr au milieu des neiges et des frimats dans les abîmes des Alpes. La victoire est complète pour l'impie : il pourra donc se glorifier d'avoir abattu la colonne de la superstition.

Mais, ô prodige ! un octogénaire à deux doigts du tombeau, chargé des chaînes et d'infirmités, n'ayant pour lui qu'une douceur inaltérable et une résignation sans bornes aux volontés du ciel, s'attira l'admiration, les bénédictions et les hommages de ceux même à qui on le montre comme un objet de haine et de mépris. Autrefois le Christ, livré à la soldatesque, ne reçut que des hommages dérisoires : son Vicaire, dans le comble de l'humiliation, voit les peuples prosternés à ses pieds !

Ainsi l'humble PÈRE VI, brille plus dans les fers que ses persécuteurs sur le trône.

Ainsi il vient expirer dans nos provinces,

pour rallumer par sa mort le flambeau de la foi presque éteint dans nos cœurs.

Ainsi a été confondue la vaine sagesse de l'homme. Comme les portes de l'enfer , elle s'est brisée sur la pierre angulaire.

Tant de crimes accumulés , tant de folles prétentions soutenues avec opiniâtreté , ont mis le comble à la mesure des maux qu'il étoit donné à l'impiété de produire.

L'Éternel va réparer le scandale de tous ces triomphes ; et c'est un grain de sable qui , détaché de la montagne , renversa la statue colossale.

En effet , Dieu rappelle des bords du Nil Bonaparte, alors au comble de la disgrâce ; il le conduit invisible à ses ennemis à travers leurs nombreuses flottes. Ce guerrier , déserteur de son armée, sans troupes, sans finances, arrive à Paris , et sa présence suffit pour renverser cette fière république , qui avoit bravé pendant dix ans les efforts réunis de l'Europe.

On a vu des généraux victorieux , à la tête de leurs bataillons, donner des fers à leurs patrie. Mais un général vaincu , fugitif, qui n'auroit dû s'occuper qu'à cacher sa honte et à se dérober au supplice , aspirer à la souveraineté ! monter sur un trône dont le rétablissement étoit proscrit par les plus terribles anathèmes ! renverser une république cimentée

par le sang de l'héritier de nos Rois , (voyez *première vision.*) soutenue par la bravoure de six cent mille guerriers , gouvernée par l'astucieuse politique de cinq directeurs , surveillée par sept cents législateurs ! Une république sous les ruines de laquelle des millions de citoyens armés avoient juré de s'ensevelir ! Avouez que c'est là un problème dont la solution ne se trouve pas dans les livres de la philosophie.

Mais le nom de Bonaparte , mais le dévouement des troupes à sa personne !

Non , non , illustres directeurs , la réputation de Bonaparte , le dévouement des soldats à ses intérêts n'ont point opéré le prodige du 18 brumaire. Les Custine , les Brunet , etc. rappelés de l'armée pour être nivelés sous le tranchant du glaive , devoient vous rassurer contre les tentatives d'un général qui avoit laissé son armée en Égypte pour ne pas vous effrayer , d'un général qui se présentoit à vous pieds et poings liés.

Ce sur quoi vos lumières ne peuvent vous éclairer , notre code nous le révèle.

Vos coffres étoient pleins ; le trésor public étoit épuisé ; la France n'offroit plus rien à votre rapacité. Que vous restoit-il à faire ? vous aviez jusque là travaillé pour le bonheur commun ; vous composâtes alors pour vos

intérêts particuliers. Vous dites à l'oreille de Bonaparte : Promettez-nous l'impunité ; laissez-nous nos fortunes ; conservez-nous nos dignités, et nous vous permettrons de régner. Tous les républicains puissans , engraisés de vols et de rapines , accédèrent à ce traité, et la république disparut.

L'égoïsme, l'amour désordonné de soi avoit élevé la république; l'égoïsme, l'amour désordonné de soi précipita sa chute.

Il est donc prouvé par la révolution que sans principes religieux , il n'y a dans le souverain et ses agens ni force , ni sagesse , ni modération , ni patriotisme ; dans les armées et les citoyens, ni dévoûment , ni fidélité. Il est donc prouvé par la révolution qu'un gouvernement qui n'est pas fondé sur les principes religieux ne sauroit être stable.

Seconde proposition.

La religion doit être la fin , non un moyen dans les gouvernemens pour les rendre stables.

Cette vérité n'est qu'un développement de la proposition précédente. En effet , l'hypocrisie ne peut se masquer long-temps ; et le souverain qui , sans croire à la religion , pré-

tend s'en servir comme d'un moyen pour raffermir son autorité , exiger des sacrifices , finira bientôt par briser les liens extérieurs qui l'attachent à la divinité dont il tire sa force ; il rentrera dans la classe des gouvernemens qui bâtissent sur la sable , et en éprouvera le sort funeste.

Cependant il est encore plus essentiel d'établir cette vérité que la précédente , parce qu'il est plus facile de trouver des personnes qui secouent intérieurement le joug du Seigneur , que d'en trouver qui professent hautement une impiété révoltante.

Il n'y a jamais eu de nation si féroce , si barbare , si abrutie qui n'ait eu ses dieux tutélaires , ses champs élysées , ses tartares. C'est même la conviction intime de la Providence , qui est une des principales sources du polythéisme. Les lumières de la révélation , indélébiles dans les sociétés , ont dû s'obscurcir chez des peuples grossiers qui , ne voyant rien au-delà des sens , n'ont pu s'imaginer un être immatériel , dont l'immensité soumit à ses regards , à sa surveillance , à son action toutes les parties de ce vaste univers. Voilà pourquoi ils se forgèrent des divinités dont les attributs eussent quelque rapport avec les sens , et ils les multiplièrent pour trouver dans leur ensemble les perfec-

tions qu'ils croyoient insociables dans une seule.

Il étoit réservé à la philosophie de donner au monde l'exemple d'une abjuration authentique de tout principe religieux, et d'en réparer le scandale par la plus humiliante confusion ; il étoit réservé à la philosophie d'enfanter un souverain qui relevât les autels d'une religion qu'il se proposoit de détruire, et dont l'hypocrisie fût confondue par la chute la plus honteuse.

Professer hautement des principes religieux comme un moyen de s'assurer le trône, se rire intérieurement de la crédulité du vulgaire qui brûle de bonne foi son encens sur les autels, c'est le caractère de l'hypocrite ; rendre hommage à Mahomet en Afrique, publier en Europe qu'il n'appartient qu'à la religion chrétienne de révéler à l'homme d'où il vient, où il va, ce qu'il a à faire ; soupirer après l'onction de l'huile-sainte qui rend les Rois sacrés aux yeux des peuples ; charger de fers le Pontife qui a sacré le souverain ; c'est le tableau de la philosophie et l'histoire de Bonaparte, disciple docile des philosophes, pères de la révolution.

Ces suprêmes législateurs des nations, n'ayant pu réussir par une guerre ouverte à exclure l'influence de Dieu sur la société des

hommes , ne se crurent pas vaincus par la chute soudaine de la république. Attribuant son naufrage au vice de sa constitution qui énervoit l'autorité en la confiant à trop de mains , afin de lui rendre tout son ressort , ils la remirent à un seul individu qui avoit déjà donné bien des preuves de sa fidélité à leurs principes.

Au lieu de chercher dans une expérience de quatorze siècles les principes constitutifs des états et les bases de la félicité publique , ils ont mieux aimé faire aux dépens de nos fortunes , de notre sang , de l'honneur national , l'essai de leur fantastiques conceptions. Ils crurent d'ailleurs donner un démenti à la sagesse éternelle en annullant cet oracle émané de son sein : « Quiconque ne prend pas ma » loi pour règle de sa conduite , bâtit sur le » sable. » Ils choisirent donc pour agent l'être le mieux assorti à l'exécution de leur dessein. Bonaparte , modèle d'hypocrisie , fut celui qui réunit les suffrages comme le plus capable de soutenir leurs prétentions. Mais la Providence se servit de cette prétendue sagesse pour arriver à ses propres fins , et pour manifester le néant de la philosophie.

Le nouveau souverain , fidèle au plan qu'il concevoit mieux que ses maîtres , paroît d'abord renouveler la face de la France. Ne vous éton-

nez pas ; il est envoyé pour faire ressortir une grande vérité par l'inconstance apparente de sa conduite. Il faut qu'il fournisse le contraste frappant des succès que procure la profession des principes religieux , et des désastres qu'entraîne leur abjuration. Il commence son règne par une confession publique à Milan, en présence du clergé de cette ville. Apôtre de la vérité, il montre la fermeté, le zèle des ouvriers évangéliques, en déclarant qu'il méprise les railleries des esprits forts. A peine est-il de retour en France, que le démon de la discorde qui avoit enfanté le schisme est réduit au silence, et l'église catholique renaît de ses cendres. Il fait retentir de nouveau les chaires des vérités évangéliques dont la promulgation produit des réformes utiles. Alors les fiers Sicambres, comme sous Clovis, adorent ce qu'ils avoient blasphémé. On voit tomber dans la poussière les arbres de la liberté, emblèmes de licence et d'irréligion, exposés dans la plus grande des cités comme dans le plus petit des hameaux, et leur chute comprime les ennemis de l'ordre et du Christ ; tandis que l'étendard de la Croix, élevé sur nos places, nous console des maux passés par l'espérance d'un avenir heureux.

L'esprit de parti est étouffé ; les factions

sont anéanties ; les brigands de toute classe ; de toute dénomination abandonnent leur vie vagabonde , rentrent dans le devoir , cessent de désoler la patrie.

Une infinité de personnes des deux sexes que la providence avoit préservées du commun naufrage , servent de premiers instrumens à la régénération de la jeunesse.

Un système régulier est établi dans les administrations par lequel le souverain atteint sûrement le dernier de ses sujets , et celui-ci fait parvenir au pied du trône ses plaintes et ses réclamations. Un triple code est rédigé ; il est produit au jour sous les auspices de celui dont le nom souille l'ouvrage , depuis qu'il a renoncé à l'esprit d'ordre qui le lui fit entreprendre. Par l'ordre de Bonaparte le pain de la parole divine , mis à la portée de toutes les classes et de tous les âges , est présenté d'une manière uniforme à tous les enfans de de l'église. Mais il veut que les prélats fassent de la légitimité du trône de Napoléon un article de foi et regardent l'obligation de payer les impôts , de fournir des conscrits , d'obéir aveuglement à l'empereur comme le premier des devoirs. Tant il est vrai que l'hypocrisie même la plus raffinée laisse toujours échapper des traits qui la décèlent.

Quand la sagesse , la fermeté , la modéra-

tion eurent mis le nouveau monarque en état de tout oser , de tout entreprendre , il crut alors pouvoir exhaler , sans péril pour sa puissance , le venin qu'il avoit jusques là comprimé. Il ignoroit donc que les vertus qui servent à édifier sont requises pour conserver l'ouvrage.

Il devient subitement l'ennemi de l'église qu'il veut soumettre aux calculs de son ambition ; il veut à son gré modifier l'œuvre du Tout-puissant , usurper l'autorité spirituelle , et en faire un fleuron de sa couronne. Il prouve par là qu'en rétablissant le culte catholique , il a entendu travailler pour son compte , non pour l'intérêt de la société ; pour sa propre élévation , non pour la gloire du Très-haut. Aussi a-t-on raison de regarder Bonaparte comme le chef-d'œuvre de la philosophie dont l'égoïsme fait l'essence. Mais son histoire prouvera que l'église de Jésus-Christ , semblable au rocher exposé aux vagues de la mer , peut être blanchie , mais non renversée par ses flots.

Le prince hypocrite ne rougit pas de charger de fers les mains vénérables qui avoient rendu sa personne sacrée par l'onction de l'huile-sainte , de saisir ou de disperser les dignes coopérateurs du Pontife , et de priver de leurs soins cette église-mère , centre de

de la chrétienté. Bien décidé à renverser le trône de Pierre pour hériter de ses pouvoirs , comme autrefois il avoit fait de la république , l'usurpateur prétend obtenir de leur part une lâche connivence à ses projets criminels , ou se délivrer de leur opposition par leur trépas. C'est ainsi que Dieu livre le méchant à sa perversité , pour prouver à toute créature l'excellence de la parole divine , et la folie de la prudence humaine.

Bonaparte , à son retour d'Égypte , sans forces , sans finances , ne trouve que faiblesse et trahison dans les dépositaires de l'autorité nationale ; parvenu au faite des grandeurs humaines , assis sur un trône dont rien n'avoit égalé la puissance , il trouve un courage et une fidélité qu'il ne peut vaincre dans la personne d'un vieillard , courbé sous le poids des ans et des chaînes , dans un corps entier de prélats aux yeux desquels il déploie en vain ce que le monde peut offrir de plus séduisant et de plus terrible.

Reconnoissez dans les premiers les enfans de la philosophie , et les disciples de Jésus dans les derniers. Avouez que si la philosophie a pu définir le sage inaccessible à la terreur et à la séduction , il n'appartient qu'à la religion de nous le donner. La république s'est écroulée par la volonté d'un simple particulier ; le

prince devant qui toute la terre trembloit, n'a pu ébranler un gouvernement dont les magistrats étoient à sa discrétion. De quel éclat, mon Dieu, n'entourez-vous pas votre parole par le fait même de cette révolution conçue pour l'anéantir ?

Ce n'est pas tout : afin que les philosophes aboutissent toujours, quelque route qu'ils prennent, aux antipodes du lieu où ils se dirigent, vous allez voir Bonaparte pulvérisé par la foudre qu'il a provoquée, et trouver le néant pour résultat de ses victoires. Ainsi naguère la philosophie nous précipita du plus haut point de liberté dans la plus affreuse servitude.

En effet Bonaparte n'a pas plutôt démenti par sa conduite politique la profession de foi qu'il avoit publiée en Italie, que, saisi de l'esprit de vertige, comme autrefois Saül pour avoir désobéi à Dieu, il conçoit, il exécute les projets les plus gigantesques ; et ce qui pouvoit paroître surprenant, lorsqu'on ignoroit encore les desseins de la Providence, le succès couronne toutes ses folles entreprises. Il envahit l'Italie entière ; il renverse le trône des Bourbons en Espagne ; l'Allemagne, la Prusse deviennent la proie de son aigle ; il fait trembler le Czar de Russie. Il ne savoit pas qu'il creusoit lui-même l'abîme qui devoit l'engloutir.

Les rois , les peuples , indignés de porter le joug ou d'en être menacés , se réunissent , combinent leurs forces pour effacer leur ignominie par la ruine du vainqueur ; et le ciel favorisant leurs généreux efforts , l'opresseur des nations voit dans moins de dix-huit mois ses espérances évanouies , ses conquêtes perdues , son trône abattu , sa famille dispersée , sa personne dans les fers qu'il avoit forgés pour l'Europe entière.

Quoique parti d'un point différent , Bonaparte aboutit au même terme que la république dont il recueillit l'esprit et la puissance , afin que les procédés et la chute de la république et de Bonaparte , prouvent par leur ensemble , que la soumission hypocrite à l'autorité divine , et la rébellion ouverte contre elle ont les mêmes résultats ; (*Comparez 1.^{re} et 2.^e vision.*) que les gouvernemens opposent plus ou moins de résistance à leur destruction , à proportion que les dépositaires de la puissance s'écartent plus ou moins de la vérité. Bonaparte avoit , il est vrai , donné à son édifice des bases sacrées qui devoient en assurer l'existence ; mais ne portant pas d'aplomb sur la pierre , il devoit dériver sur le sable , et préparer par sa chute une preuve convaincante que la profession extérieure de principes religieux , lorsqu'elle n'est pas l'expres-
sion

sion d'une conviction intime , ne peut garantir la stabilité des gouvernemens.

Troisième proposition.

Tout gouvernement établi sur la pierre ferme , figure des principes religieux , est stable.

Le seul gouvernement essentiellement fondé sur la pierre ferme est celui de l'Église catholique. « Tu es Pierre , dit Jésus , parlant à celui qui en faisoit le chef , tu es Pierre , et sur cette Pierre je bâtirai mon Église , et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Aussi est-il le seul gouvernement qui ait la prérogative d'une existence éternelle.

Élevé au milieu des persécutions , sans autre protection que celle de son divin fondateur , ce gouvernement , unique dans son espèce , avoit résisté dix-huit siècles aux ravages du temps ; il avoit bravé les efforts de l'enfer qui s'est servi successivement pour l'anéantir du sceptre des Césars , des désordres des hérétiques , de l'hydre du schisme , de l'ignorance et de la fausse doctrine , de la corruption et de la prétendue sagesse des mortels , de la superstitieuse crédulité des

peuples , de l'incrédulité et des sophismes des philosophes.

L'Épouse du Christ , sortie sans rides , sans taches de tant d'épreuves , devenue plus que jamais cette lampe placée sur le boisseau , devoit s'attirer par son vif éclat les hommages de tous les hommes. Mais les esprits égarés par la fausse lueur de la philosophie , faisoient honneur de sa durée à la superstition , à l'abrutissement des peuples , de ses triomphes à l'inexpérience , à la mal-adresse de ses ennemis. C'étoit selon les mécréans , un corps qui , après avoir lutté vigoureusement pendant sa jeunesse avec les élémens contraires , céderoit dans sa décrépitude à la première attaque.

Le Seigneur , pour prouver d'une manière qui fût à la portée même des plus ignorans , que l'Église participe à l'immutabilité de l'Éternel dont elle est l'ouvrage , que sa vigueur est à l'épreuve du temps et des passions , la livra , pour ainsi dire , à la discrétion de ses ennemis.

Le Vicaire de l'Homme-Dieu , arraché de son siège , vint expirer parmi nous , après avoir recueilli les tributs d'amour et de respect que l'on refusoit à l'impiété assise sur le trône.

A sa mort , tous les ministres de l'Église

étant dissipés ou dans les fers , les philosophes s'imaginent épuiser son intarissable fécondité, en l'affligeant d'une viduité perpétuelle. C'étoit le moment qu'avoit choisi l'Éternel pour manifester sa puissance. Il appelle des glaces du pôle , un peuple depuis long-temps exclu du bercail de Pierre , pour balayer l'Italie des phalanges mercénaires du philosophisme ; et afin que personne ne se méprenne sur l'objet de sa mission , ce peuple est forcé à une retraite précipitée , dès que le trône du Prince des apôtres est pourvu d'un digne monarque ; et il laisse à un individu qui méritoit l'échafaud plutôt que la couronne, le soin d'abattre l'ouvrage de ceux qui prétendoient anéantir celui du Tout-puissant.

Si cette épreuve ne suffit pas pour dessiller les yeux des moins clairvoyans , le souverain Pontife et le clergé de l'Europe entreront de nouveau en lice avec un fameux conquérant , le plus puissant potentat de l'univers. Voilà en présence , d'un côté Bonaparte avec ses légions , ses trésors , ses impies , ses gibets , ses cachots ; de l'autre PIE VII, digne successeur de Pierre , avec ses princes , ses prélats , muni de l'étendard de la Croix pour toute défense. Lequel des deux l'emportera sur l'autre ? Celui qui sera fondé sur la pierre ferme. Bonaparte , impatient de nous

le prouver , part en diligence sur les ailes de l'ambition et de la cupidité ; il outrage , il provoque toutes les nations ; il les arme toutes pour la défense de l'église ; il ne leur donnera ni paix , ni trêve qu'elles n'aient abattu son trône , et renvoyé PIE VII sur son siège gouverner paisiblement son troupeau.

Vous cherchiez en vain une pareille immutabilité dans les institutions humaines. Il n'y a point de société , point de gouvernement qui ait reçu du ciel le privilège singulier de ne jamais dériver des principes religieux. La révolution prouvera cependant que les trônes résistent à toutes les tempêtes politiques , dès-lors que les souverains se mettent avec leurs peuples sous la protection du ciel. Jetez un coup-d'œil sur tous les gouvernements de l'Europe durant cette épreuve générale ; vous les verrez participer à cette stabilité dans la même proportion qu'ils reconnoissent l'action de la Providence sur les sociétés humaines. Le trône des Bourbons en France est celui qui par sa permanence miraculeuse au milieu des épreuves , malgré la nullité de ses moyens , prouve le plus clairement la vérité de notre assertion.

En effet , par la conspiration des républicains en 1815 , par la défection de l'armée , le royaume est ouvert de toute part ; la France est

inondée d'un million d'étrangers ; nos troupes se réunissent sur la Loire, non pour défendre l'état, mais pour augmenter la confusion. « Le Roi se voit environné de traîtres comme » un essaim d'abeilles irritées ; il voit leur » colère s'allumer contre lui comme le feu » qui prend à des épines. » Qu'a-t-il à opposer à ce déluge de maux ? où sont ses moyens de défense ? où sont ses ressources ? Il n'a ni or, ni soldats, ni remparts pour se mettre à couvert de la fureur de tant d'ennemis. Il a des sacrifices, de grands sacrifices, rien que de sacrifices à exiger de ses sujets fidèles. Cependant au son de sa voix les étrangers se retirent réconciliés à la France par sa médiation. Le charme de ses vertus conserve au royaume son intégrité, à la nation son existence. Ce roi si foible par ses moyens, si fort par l'appui du ciel, ce roi parle, et les ministres hypocrites rentrent dans le néant, et deviennent inhabiles à nuire ; il commande, et l'armée rebelle se dissipe comme la poussière par le souffle des aquilons. La France se régénère ; des hommes d'une fidélité reconnue succèdent aux turbulens révolutionnaires dans les emplois, dans les administrations ; ses ennemis sont réduits à jeter de vaines alarmes dans les cœurs par l'agitation de leurs chaînes.

Comment se sont opérées tant de merveilles ? est-ce par des exécutions sanglantes ? Non : deux ou trois coupables seulement ont réparé par l'effusion de leur sang le scandale de leur conduite. C'est par une clémence qui dans tout autre prince provoquerait le mépris. Louis XVIII n'a jamais cessé de reconnoître , de pratiquer la loi du Seigneur ; c'est en lui seul qu'il a mis sa confiance ; c'est son Évangile qu'il a pris pour règle de sa conduite , pour base de son édifice. Voilà pourquoi celui que les architectes avoient rejeté comme inutile à l'état , est le même qui en unit toutes les parties sous ses lois. C'est là l'ouvrage de Dieu ; il nous remplit d'admiration. Secourez-nous constamment , Seigneur , comblez-nous toujours de vos bénédictions. Béni soit celui que le Seigneur nous a envoyé pour régner sur nous.

PREMIÈRE OBJECTION.

Longueur des épreuves.

Cependant l'on trouve bien des personnes qui , étonnées de la longueur , de la multiplicité , de la violence des épreuves qu'a à subir le trône des Bourbons , voient leur foi ébranlée , leur confiance affoiblie , et ne sont pas loin de craindre le retour du chaos.

Cette pusillanimité vient de l'ignorance où l'on est des desseins de la Providence. En 1789 les principes étoient généralement méconnus, ouvertement attaqués par les uns, foiblement sentis par les autres; toutes les vérités étoient obscurcies par les sophismes des philosophes, La dépravation étant enfin devenue universelle, la foi s'éteignoit. L'enseignement ayant été négligé, l'ignorance en fait de religion étoit à son comble. Le Seigneur ne voulant point dans sa grande miséricorde nous priver de sa lumière, se propose de renouveler les titres de sa puissance, et de les accommoder à l'intelligence des moins éclairés. Il faut donc que ses preuves soient multipliées, frappantes, fortes, telles enfin que chacun y reconnoisse le doigt de Dieu.

Ainsi pour prouver que les gouvernemens s'écroulent, que les sociétés courent à leur perte en oubliant les principes, il falloit que la république pérît par le plus petit des efforts, dans le moment où elle étoit au plus haut point de sa puissance. De même pour prouver que Dieu seul est l'auteur et le conservateur des rois et des sujets, il faut que la société et le trône, dépourvus de tout moyen d'existence, subissent toutes les épreuves, soient attaqués dans tous les sens, inondés de tous les genres de maux, et qu'ils échappent

au naufrage d'une manière miraculeuse , qui ouvre les yeux aux plus obstinés. Il faut que le trône soit sauvé malgré le Roi , et la cité malgré les citoyens ; en sorte que le salut de l'un et de l'autre arrache de tous les cœurs cet aveu que Moïse entendit de la bouche des magiciens de Pharaon : *Le doigt de Dieu est là.*

Mais , parce que le Seigneur prétend donner de grandes leçons aux générations présentes et aux générations futures , il faut que ses œuvres soient si bien marquées au coin de sa toute puissance , que de long-temps elles ne s'effacent point du cœur de l'homme , qu'elles soient un sujet d'admiration , d'instruction , d'édification pendant le cours de plusieurs siècles.

Voilà pourquoi Dieu endurecît autrefois le cœur de Pharaon et de ses sujets , permit à leurs philosophes de faire des prestiges , quand il voulut se faire connoître de son peuple , donner une loi à la nation choisie. Il tira ce peuple de l'esclavage , *in brachio potenti* , par la force de son bras. Or , pour donner lieu au Tout-puissant de manifester son souverain domaine sur toutes les créatures , il fallut que Pharaon résistât , et résistât si opiniâtrement que l'on pût dire que Dieu avoit endurecî son cœur. Il fallut qu'il essuyât ces dix fléaux

qu'on appelle plaies d'Égypte , qu'il vit son premier-né , les premiers-nés de tous les Égyptiens frappés soudainement par l'ange exterminateur ; il fallut qu'il passât de l'obstination la plus insurmontable , de la résistance la plus longue , la plus absolue aux ordres de Dieu , à un empressement aussi ardent de s'y soumettre. *Sortez , Moïse , sortez , de peur que nous ne périssions tous.* Bien plus , il fallut que les Israélites , dont le sort étoit aggravé par les merveilles du serviteur de Dieu , et qui pour ce sujet murmurèrent souvent contre lui , fussent délivrés malgré eux-mêmes.

Aussi cette délivrance de l'Égypte fut-elle dans la durée de tous les siècles , gravée dans le cœur des hébreux , chantée , célébrée dans toutes les langues. Aussi fut-elle le puissant motif que le Seigneur remettoit devant les yeux de son peuple , quand il vouloit le ramener au devoir : je vous ai tiré de l'Égypte ; c'est moi qui suis votre Dieu ; c'est moi que vous devez servir.

Le Roi et la France auront donc des épreuves à subir jusqu'à ce que toute âme reconnoisse que Dieu est grand , que Dieu seul est grand , que sa loi seule peut faire le salut des États.

DEUXIÈME OBJECTION.

Expulsion des Bourbons en 1815.

Mais , nous objecte-t-on , Louis XVIII n'étoit-il pas en 1815 , le 20 mars , établi sur la pierre ferme ? Son trône a pourtant été renversé par l'usurpateur. Pourquoi ne le seroit-il pas une seconde , une troisième fois ?

De là les Français les plus fidèles ne sauroient se défendre de certaines craintes , de trembler des menaces des méchans. Eh ! de grâces , laissez , laissez ces Israélites , indignes de la liberté , regretter dans le désert les oignons de l'Égypte. Ces âmes dégradées par la servitude , ne rentreront plus sous l'empire de Pharaon. Indignes d'entrer dans la terre promise , elles périront dans le désert. Pour vous , Français vertueux et soumis , à qui les perfides douceurs de l'Égypte ont toujours déplu , qui avez gémi sous le joug du tyran , loin de vous y plaire ; vous qui , connoissant la grandeur de vos destinées , ne cessez d'aspirer à la terre promise , lisez dans les évènements la volonté de Dieu écrite en gros caractères.

Une fausse application des faits amène nécessairement des conséquences fausses. Vous avez regardé jusqu'à présent comme l'époque d'une

restauration le retour des Bourbons en 1814 : détrompez-vous. La mer soulevée ne présente pas tout-à-coup une surface unie. Ce règne de dix mois du Roi juste, ce silence de l'enfer durant son séjour sur le trône de ses pères, étoit un temps d'épreuves pendant lequel de notre fidélité aux principes dépendoit le salut du Roi et de ses enfans.

Dans tout le cours de la révolution, les disciples de Jésus n'avoient cessé de donner des preuves éclatantes de leur foi, de leur résignation à la Providence. Ils avoient rendu des hommages solennels au souverain domaine de Dieu sur les créatures, par l'oubli généreux des maux qu'ils avoient soufferts. Les ennemis du Christ avoient calomnié ces hommages en les attribuant à la foiblesse, à la crainte des châtimens, au défaut de pouvoir. Le Seigneur Dieu, avant de se réconcilier pour toujours avec la France, exige de ses adorateurs une reconnoissance libre, authentique, manifeste de son autorité suprême, en vertu de laquelle il s'est réservé la vengeance; il veut réparer le scandale de tant de parjures commandés par la confiance en ses propres forces, par la méfiance du secours divin. A cet effet, il rappelle les Bourbons sur le trône; il ouvre les portes de la France à tous ses enfans proscrits pour la justice, et rend

la liberté aux opprimés. Il les met tous dans l'alternative de perdre le royaume, leur vie, ou de manquer à la foi donnée. Prêtres du Très-Haut, qui n'avez su que souffrir et prier pour vos persécuteurs; malheureux émigrés qui avez sacrifié vos fortunes, votre repos, le séjour dans votre patrie à la fidélité à votre Roi; bons royalistes de toutes les classes, de tous les états, qui avez constamment gémi sous l'oppression de cent tyrans divers, vous êtes tous libres; rentrez dans votre patrie, travaillez pour vos intérêts, vengez vos injures, recouvrez vos droits, vos dignités, vos emplois, vos domaines. Vous surtout, généreux enfans de saint Louis, toute puissance vous est donnée; le sang de l'illustre martyr crie vengeance; votre trône renversé, vos personnes sacrées proscrites, vos fidèles sujets maltraités, dépouillés, tout ce qui vous entoure réclame votre vengeance: usez de votre pouvoir; brisez, écrasez les régicides; égorgez les fanatiques zélateurs d'une liberté anti-sociale, incompatible avec la stabilité de votre trône.... Voilà le piège.

Louis, fort de sa confiance en Dieu, inviolablement attaché aux principes éternels, fidèle à ses sermens, tout décidé à perdre la couronne et la vie plutôt que de les enfreindre; Louis, ayant à la main le testa-

ment immortel de son divin frère , ne voit dans ses ennemis , dans les bourreaux de sa famille que des enfans égarés. Image parfaite en ceci de la Divinité , il presse sur son sein paternel tous ces enfans prodigues qui ont dissipé le bien de la maison dans les délices d'une philosophie erronée ; il les croit tous repentans , tous convertis par la dure servitude où ils sont tombés en se séparant de lui.

Ces prêtres , victimes tour-à-tour de toutes les tyrannies , ne montent en chaire que pour prêcher l'oubli des injures , la réconciliation sincère des partis , le pardon des offenses , dont ils donnent les premiers l'exemple. Ils ne songent pas même à réclamer une mince partie du pain abondant que l'insatiable philosophie leur a ravi.

Toutes les victimes de la révolution vivent en paix avec leur spoliateurs , avec leurs assassins. Pas une goutte de sang répandue , ni par l'autorité , ni par le crime des individus ! Pas un acquéreur d'exproprié , ni par la sentence du juge , ni par des pratiques détournées ! Pas un mot injurieux contre le criminel le plus débonté ! et cela après vingt-cinq ans de massacres , d'horreurs , d'injustices , de vexations , de délations , de rapines ! Tableau sublime , unique dans l'histoire des peuples !

Voilà pourtant les hommes élevés à l'école de Jésus ! Que leur conduite réfute victorieusement leurs calomniateurs !

Eh bien , Princes magnanimes , vous tous Français généreux , qui avez professé si hautement pendant dix mois de liberté la loi immuable du Seigneur , écoutez la sentence de l'Éternel :

« Non , le Seigneur n'a fait au saint Roi » que des sermens sincères , et il ne les rétractera pas. Je mettrai , lui a-t-il dit , vos » enfans sur le trône que vous occupez , et » leurs enfans seront assis sur votre trône. »

TROISIÈME OBJECTION.

Retour de Bonaparte en 1815.

Mais Bonaparte est revenu de l'île d'Elbe ; il peut bien échapper de Sainte-Hélène , et où en serions-nous , si l'Antechrist reparoissoit sur notre hémisphère ?

Vaines terreurs ! Bonaparte ne revint pas pour conquérir un empire , pour relever ses partisans abattus. Le Seigneur Dieu qui l'avoit appelé de l'Égypte en 1799 , pour renverser l'arbre de la liberté , le lâcha de l'île d'Elbe en 1815 , pour déraciner cet arbre , et donner des chaînes aux républicains en les

soumettant à une épreuve à laquelle ils ne devoient pas résister (1).

Le 2 mars 1815, la mer le vomit sous la conduite de la Providence. Voilà le Corse en face du plus auguste des enfans de France. Soldats, régicides, enfans de Brutus sous quelque dénomination que vous soyez connus, vous avez paru reconnoître pendant dix mois l'influence du ciel sur la terre, en vous prosternant aux pieds de votre souverain légitime; le moment est venu de prouver à l'univers la sincérité de votre retour aux principes: ce sera une légère réparation de vos nombreux scandales. A votre droite est le pieux Monarque avec un décret d'amnistie qu'il vous a juré et non en vain, avec le code religieux et tous les biens qu'il promet; vous avez à votre gauche cet homme qui inonda la France de larmes, qui engraisa de votre sang les plaines de nos voisins: lequel des deux choisissez-vous? Les révolutionnaires, disciples de la philosophie,

(1) Si, comme nous en menacent sans cesse les ennemis de l'ordre, le mécanisme dont le ciel se sert alors pour mettre en jeu le mannequin de l'île d'Elbe, étoit employé de nouveau pour mouvoir le rélégué de Sainte-Hélène, qu'on ne s'y méprenne pas; il viendrait couper lui-même le fil qui tient le glaive suspendu sur sa tête.

n'ont point de religion , point de principes ; point de morale ; en un mot , ils ne sont point fondés sur la pierre. Emportés par tout vent de doctrine , ils se jouent de Dieu et des hommes , et des sermens les plus solennels. Aussi sans aucune espèce d'hésitation , ils s'écrient tous unanimement : Nous ne voulons pas du fils de saint Louis ; donnez-nous le tyran de la France ? Aussitôt la phalange perfide , au mépris des engagemens les plus invariables , se joint à un chef si digne d'elle.

Le rebelle marche en pompe , traverse nos provinces , entre triomphant dans la capitale , escorté de la lie de la nation et des lâches guerriers envoyés pour le combattre. Les insensés ne s'imaginoient pas que la mer ne s'ouvriroit devant eux que pour les engloutir , quand ils y seroient entrés ! L'ambitieux ne connoissoit pas non plus l'avis que reçut Aman de son épouse ! « Si ce Mardochée devant lequel » vous avez commencé de plier est juif , vous » finirez par être abattu à ses pieds. »

Et vous , Français malheureux , répandus dans toute nos provinces comme l'ivraie que l'homme ennemi a semé dans le champ du père de famille , vous qui avez bu à long traits le venin de la philosophie , reconnoîtrez-vous mieux que l'armée que vos vrais intérêts sont inséparables de vos devoirs ? Hélas ! le mal a
empiré ;

empiré ; devenus frénétiques , vous allez vous précipiter sur le charitable médecin qui venoit vous guérir ; la répression du mal pendant dix mois , loin d'en avoir détruit le germe , lui a causé une irritation qui arrache de vos bouches sacrilèges des blasphèmes contre le ciel , des imprécations contre vos frères. Déjà vous aiguisez le fer qui doit les exterminer ; déjà vous étendez des mains avarés sur le reste de leur fortune que vous n'avez pu encore engloutir : mais sachez que les royalistes , fidèles à leur Dieu , fidèles à leur Roi , sont couverts de la protection divine , comme d'un vêtement lumineux : sachez que celui qui fixa des termes aux flots courroucés de la mer , est le vengeur de ceux qui , mettant en lui toute leur confiance , ont laissé à Dieu le soin de les venger. Votre impuissante méchanceté vient se briser contre la profession publique , solennelle qu'ils ont faite par leur conduite des droits sacrés de la Divinité : *mea est ultio , et ego retribuam eis.*

Enfans de la terre , nouvelle génération de géans , écoutez la sentence que l'Éternel prononça contre des pécheurs moins coupables peut-être et moins obstinés que vous :

« Pendant quarante ans j'ai été indigné » contre ce peuple , et je lui ai reproché sans » cesse son égarement : mais il s'est détourné

» opiniâtement de la voie de mes préceptes ,
» je lui jure qu'il n'entrera point dans le tran-
» quille séjour que je lui avois destiné. »

Et vous , dignes coryphées des impies , artisans-nés de fraudes obscures , vous , qui trahissez Bonaparte en l'absence de Louis , et le Roi de France en l'absence de l'usurpateur , pour relever l'arbre frappé de la foudre ; croyez-vous que Dieu laisse impunis les outrages faits à la morale publique ? Et ne craignez-vous pas que l'univers n'apprenne à vos dépens qu'on ne se joue pas de l'Éternel ? Déjà les vengeances du Très-Haut s'exécutent : les ministres de la justice exterminent les troupes parjures dans les champs de Waterloo. Elles donnèrent les premières le signal de la rébellion ; les premières elles réparent leur crime par l'effusion de leur sang.

La honteuse idole devant laquelle les rebelles enfans d'Israël dansoient en chantant , voilà le Dieu qui nous a tiré de l'Égypte , contente de les avoir conduits à la boucherie , retourne avec un sourire malin dans son antre , pour traîner à sa suite de nouvelles victimes : mais elle est ignominieusement abattue de sa colonne par ceux qui l'avoient tirée du néant.

Les vengeurs du trône inondent la France de l'Orient au Couchant , du Nord au Midi. Le fils de saint Louis retourne au milieu de

ses enfans. Le drapeau blanc, signe de la réconciliation du ciel avec la terre, flotte avec un lustre nouveau sur nos murs et dans nos campagnes. La France renaît en chantant des cantiques à l'Éternel, des hymnes à son Roi. Les républicains, à la seule voix du courrier qui annonça la victoire des royalistes, mettent bas les armes; semblables à des Samsons dépourvus de leurs cheveux, ils perdent tout pouvoir de nuire. C'est donc fini (1) : les épreuves sont faites ; l'esprit de religion a produit la fidélité ; l'esprit de philosophie a produit la trahison. C'est fini ; le Seigneur a brisé dans sa colère la verge de fer dont il s'est servi pour vous châtier. C'est fini ; il reste prouvé que sans principes religieux, les architectes bâtissent sur le sable, et que le ciel consolide l'ouvrage de ceux qui croient à la Providence. Livrez donc vos cœurs à la joie, vous tous qui avez été rachetés ; Dieu a parlé, et vos ennemis sont rentrés dans le néant : célébrez donc sa bonté et sa miséricorde ; l'aurore qui annonce le plus beau et le plus long des jours a brillé ; les humbles serviteurs de Dieu ont été relevés, et les superbes enfans de la terre ont été abattus. Ainsi l'impie est tombé dans

(1) Ici sont faites les épreuves des Jacobins.

la fosse qu'il avoit creusée ; ainsi Aman fut attaché à la potence qu'il avoit élevée pour l'humble Mardochée : ainsi , vit-on autrefois un prince idolâtre , se repentant d'avoir lâché sa proie , rassembler toutes ses forces militaires , courir après elle pour la ressaisir. Les hébreux fugitifs sont entre la mer Rouge (1) et les phalanges de Pharaon : le Seigneur parle, la mer s'ouvre, le peuple fidèle traverse les abîmes à pieds secs. Pharaon , aveuglé par la vengeance, le suit ; les deux montagnes liquides se rejoignent pour ensevelir l'impie , ses guerriers , ses chars et ses cavaliers. Revenant ensuite sur la surface des eaux , pour attester la honte de leur défaite , ils présentent à leurs ennemis de riches dépouilles en indemnité des maux qu'ils leur ont fait souffrir en Egypte.

Par les succès différens avec lesquels les royalistes et les républicains ont subi leurs épreuves relatives , apprenons que les afflictions rattachent les cœurs à la Divinité , et que la prospérité les en éloigne. Les premiers furent exposés à la tentation, après une oppression de vingt-cinq ans ; leur délivrance ne fit

(1) Il semble que Dieu ait choisi les habits rouges à la place de la mer Rouge , pour opérer les mêmes merveilles.

naître dans leur cœur que des sentimens de reconnoissance : les derniers passent de la sécurité aux épreuves ; ils y font un triste naufrage.

QUATRIÈME OBJECTION.

Nos succès aggravent notre sort.

Quoiqu'il en soit, direz-vous, chaque prodige aggrave notre sort, de même que les plaies d'Égypte appesantissoient le joug des hébreux. La France est tombée dans le comble de l'humiliation.

A quoi vous attendiez-vous donc, après une violation générale de tous les droits divins et humains ? Combien y en a-t-il qui puissent jurer d'être innocens du sang du Roi martyr, du renversement des autels, de la persécution constamment dirigée contre les prêtres et tous les gens de bien, sinon pour y avoir pris une part active, au moins pour avoir lâchement abandonné les intérêts du trône et de l'autel ? Qui est celui qui a su conserver un cœur pur et sans tache au milieu de la corruption générale ? Qui n'a pas goûté quelque douceur dans le sein de l'infame Babilone ? Vous vous plaignez des sacrifices à faire pour acheter votre réconciliation ; et vos tyrans

n'exigeoient-ils de vous aucun sacrifice ? Du moins on ne vous demandera plus le sacrifice du sang humain , le sacrifice de vos enfans.

Mais notre patrie ! notre patrie s'étoit proclamée la grande nation : notre patrie s'étoit prostituée au grand empereur : il y en a fort peu parmi nous qui n'aient brûlé quelques grains d'encens sur ses autels , en le croyant quelque chose au-delà de l'instrument de la Providence. Eh bien , sachez qu'il est écrit que quiconque s'élève sera humilié. Oui , nous sommes dans l'ordre à présent , et beaucoup mieux que lorsque nous parcourions en brigands l'Italie , l'Espagne , la Prusse , l'Allemagne et la Russie.

D'ailleurs faites attention à ce principe fondamental : Dieu , auteur , conservateur de la société , exerce sa providence par les rois qui sont ses images , ses représentans. *Per me reges regnant.* Les princes ne sont pourtant que des hommes , et des hommes dont le devoir est d'opposer une barrière aux torrens des vices et des erreurs , de protéger les bons , de contenir et de châtier les méchans , de maintenir l'inviolabilité des personnes , de commander le respect des propriétés. Comment un prince , continuellement en guerre ouverte avec les pervers , échapperait-il aux intrigues de l'ambition , aux efforts de la

cupidité , aux poignards de la scélératesse , s'il ne vit sans cesse sous l'égide d'une providence protectrice ? Si Dieu , pour l'instruction des grands et des petits , permet quelquefois que le trône soit ensanglanté , il s'empressera d'expier ce scandale par le supplice des auteurs de l'attentat ; et si un peuple fournit d'un côté un grand nombre de monstres , et de l'autre encore plus de lâches déserteurs de la bonne cause , la nation entière essuyera en réparation de longues et terribles catastrophes. Alors l'état , déviant des principes conservateurs , deviendra semblable à un vaisseau sans mât , sans gouvernail , voguant sur la mer des tempêtes à la fausse lueur du fanal de la philosophie.

Les français , après avoir si long-temps bu dans des calices d'amertume , seront étonnés de trouver pour inventaire effrayant de leur révolution , que deux mille cinq cens individus , se sont partagés plus d'un milliard des revenus de l'état , et ont coopéré à la dilapidation de plus de sept milliards de bien nationaux ou de biens d'émigrés , sans avoir rien payé aux créanciers de ces deniers.

Que leurs législateurs leur ont donné 25,428 lois et 8 constitutions.

Que la France a perdu sept millions de ses enfans , dont cinq millions cinq cent mille

ont été dévorés par Bonaparte , pendant les quinze années de l'usurpation.

Que le traitement de Bonaparte et de ses principaux agens , abstraction faite de toute dépense militaire et administrative , s'élevait à trois cent quarante-quatre millions sept cent soixante mille quatre cent soixante-sept francs.

Pourquoi cette révolution ? pourquoi un déficit de cinquante-cinq millions dans les finances ? Convenez que voilà un mal réparé avec beaucoup de sagesse. Les Français peuvent dire aux nations : *Discite justitiam moniti et non temnere Divos.*

CINQUIÈME OBJECTION.

Désastres de Louis XVI et des gens de bien.

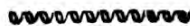
On ne manquera pas d'objection à cette solution des problèmes présentés par la révolution ; la mort du Roi juste , celles de son auguste épouse , de sa sœur , modèle de vertu , l'oppression de tous les princes , et de tous les gens de bien. Qui méritoit mieux d'être hors d'atteinte ?

Observez que Dieu ne pouvoit confondre les apôtres de la philosophie , les auteurs de l'impiété , tous les sages à systèmes , qu'en

faisant ressortir leur ineptie de l'amas de ruines et de décombres au milieu desquels les architectes devoient être ensevelis ; qu'afin que leur honte fût sans voile , la fausseté de leurs principes démontrée , il falloit qu'ils exerçassent leurs talens destructeurs sur tout ce que la naissance , la religion , la vertu ont de plus sacré et de plus digne de nos hommages ; il falloit que l'humanité et la tolérance hypocrites des philosophes fissent naufrage dans le sang du plus juste , du plus bienveillant des Rois , dans le sang des ministres pacifiques des autels , dans le sang des plus illustres familles du royaume , dans le sang des prisonniers égorgés dans les fers , etc. etc. etc. Il falloit , pour démontrer la nécessité de la révélation , que ces esprits altiers qui rejettent tout ce qui est au-dessus de leurs foibles conceptions , fermassent le matin le livre des Évangiles , et se prosternassent le soir devant des dieux de bois et de pierre. Il falloit qu'habiles à détruire , leur insuffisance à édifier fut mise à découvert ; que , semblables aux magiciens de Pharaon , ils fussent assez forts pour changer en serpens le sceptre de Moïse , et incapables de le rétablir. Il falloit que la fureur du peuple qu'ils avoient dégagé de tous les liens de la religion et de la fidélité , franchît toutes les

barrières et culbutât ses imprévoyans libérateurs. Aussi la domination d'un Robespierre, d'un Bonaparte, fournira-t-elle aux générations futures des preuves multipliées de cette Providence qu'on n'attaque jamais impunément.

De plus, si le Seigneur, après avoir humilié la sagesse humaine, doit montrer la force de son bras pour la restauration de l'autel et du trône, par le rétablissement de la société sur ses bases naturelles, il falloit que tout ce qui existoit rentrât dans le néant en 1793, pour être créé de nouveau en 1816. De même il fut nécessaire que le Centenier fût affligé de la maladie de son serviteur, pour être témoin de sa guérison; que la veuve de Naïn pleurât la mort de son fils unique, pour être consolée par sa résurrection; que Lazare restât dans le tombeau jusqu'à putréfaction, pour que Jésus fût glorifié en rappelant son ami à la vie. Ainsi fallut-il que le Christ mourût de la main des méchans, afin de prouver par sa glorieuse résurrection, la divinité de sa personne et de son Évangile.



Quatrième proposition.

Bonaparte n'a été que le précurseur des Bourbons.

Voici une proposition qui va jeter un grand jour dans toute l'histoire de notre aventurier, et préparer les esprits à reconnoître l'action de la Providence dans le retour des Bourbons, de cette providence qui, lorsqu'elle veut se montrer avec éclat, dispose tous les évènements pour en venir à ses fins.

On entend par précurseur celui qui est envoyé d'avance pour préparer les voies à quelqu'un qui doit le suivre. (*Voyez première vision*). Tel est Bonaparte relativement aux Bourbons.

Il commença sa mission par l'expédition d'Égypte, où il devoit purger la France d'une armée de soixante mille hommes, dignes satellites des meurtriers de Louis, guerriers accoutumés à la plus honteuse licence, à la plus révoltante impiété, qui n'auroient pas manqué d'opposer la plus grande résistance au rétablissement de la religion et du trône. De ces nombreuses troupes, il revint à peine des bords du Nil, quelques soldats aveugles pour attester à l'univers quels terribles châtimens,

Dieu réserve à l'impie. Bonaparte bien plus coupable, mais destiné à de plus hauts emplois, reparut avec tout l'éclat de sa réputation, quoique traître au gouvernement, pour avoir abandonné son poste; quoique traître à son armée, pour l'avoir laissée dans l'abîme à la merci de ses ennemis.

En récompense de sa fidélité à exécuter les ordres du ciel, en faisant périr ces bataillons impurs, dont le sang ne devoit point souiller l'Europe, Bonaparte reçut la souveraineté de la France, d'abord sous le titre modeste de premier consul, bientôt sous le titre emphatique d'empereur. Aucun pas de cet envoyé extraordinaire n'est perdu pour les desseins de l'Éternel.

En effet, avec Bonaparte renaît le clergé catholique, qui devoit un jour prêter son appui au fils aîné de l'Église. L'hydre du schisme est étouffée dans les bras de ce nouvel Hercule; hydre essentiellement usurpatrice, essentiellement favorable à l'usurpation, et cependant anéantie par l'usurpateur! C'est là l'œuvre de Dieu.

Bonaparte devant aplanir les voies au souverain légitime, relève le trône et l'autel, pour familiariser les yeux des fiers républicains avec ces emblèmes salutaires de l'ordre. Les institutions protectrices de la monarchie,

et par-là même en horreur aux indépendans , sont rétablies. Jamais , non jamais dans les siècles où la féodalité fut le plus en règne , on ne vit plus de princes , de ducs , de comtes , de barons ; et pour mettre les esprits forts en contradiction avec leurs principes , Bonaparte fit des sans-culottes princes , des sans-culottes ducs , des sans-culottes comtes , des sans-culottes barons. Le duc Fouché ! le prince Massena ! le comte Carnot ! le baron Thibeaudeau ! Que demandiez-vous donc , hypocrites , lorsqu'en quatre-vingt-treize , vous proscriviez la noblesse d'origine , la noblesse d'armes , la noblesse des vertus ? Peuples , ouvrez enfin les yeux. Ils brisoient un sceptre religieux , par-là même doux et modéré , pour vous placer sous une verge de fer ; ils détruisoient la féodalité pour faire planer sur vos têtes le plus odieux arbitraire. Mais le cœur des Français étoit aussi endurci que celui des Égyptiens : il falloit d'autres plaies , d'autres abus de pouvoir pour les plier à la volonté de Dieu.

En effet Bonaparte , après avoir mis quelque ordre dans l'empire , comme s'il eût craint d'avoir trop bien fait et d'édifier pour lui-même , se déclare hautement l'ennemi de toutes les puissances Européennes , de l'Église même dont il avoit relevé les ruines en France. **La Providence** , secondant les desseins de

l'homme , pour humilier l'homme , et montrer qu'honneur et gloire sont dus à Dieu seul , permet à cet insensé de devenir la terreur du monde. Les rois , les potentats se prosternent à ses genoux pour lui rendre leurs hommages. Les nations humiliées baisent la poussière de ses pieds. L'univers entier retentit de la gloire de son nom , du chant de ses exploits.

- Autrefois les juifs , frappés des merveilles qu'opéroit Jean dans le désert , lui demandèrent s'il étoit celui qu'ils attendoient. L'humble précurseur du Christ *confessa , il ne nie point , il confessa qu'il n'étoit point le Messie.* Ce n'est point par de pareils traits de candeur et de modestie que s'annonce le précurseur de Louis. Partout victorieux , il s'applaudit de ses triomphes. Il dit dans son orgueil insensé , comme autrefois un prince de l'Orient , fameux par sa métamorphose : n'est-ce pas moi qui ai fondé cet empire , qui en ai reculé les limites jusqu'au pôle ? Qui jamais égala la gloire du grand Napoléon ? L'Europe étonnée de tant et de si rapides succès répète à l'envi : Napoléon est grand ! La France , enivrée du parfum de ses lauriers , se proclame la grande nation , pour ajouter un nouveau lustre aux trophées du grand empereur. Comment un peuple , si renommé par l'urbanité

de ses mœurs, peut-il se glorifier de triomphes qui lui coûtent si cher ? Ses récoltes sont l'aliment du soldat ; son or se fond aux éclats de la foudre martiale ; ses instrumens de labourage se changent en instrumens de guerre ; et ce qui fait frémir la nature , semblable à des idolâtres , il place ses enfans entre les bras de la statue de Moloch , et il danse au bruit des cris perçans que leur arrache le feu qui les dévore. Les vapeurs de l'orgueil sont-elles donc assez fortes pour étouffer dans le cœur de l'homme les sentimens les plus doux de la nature ? De nouveaux malheurs cependant ne cesseront de s'accumuler sur sa tête , jusqu'à ce qu'il rende hommage à la grandeur de Dieu , et qu'il réclame pour libérateur celui que le Seigneur lui destine et qu'il s'obstine à rejeter.

Pour hâter ce moment , le digne chef , ivre de ses succès passés , fier de sa propre vertu et de son expérience , réunit ses nombreux bataillons , l'effroi de l'Europe , et se précipite avec eux dans des régions inconnues. Toutes les victoires qu'il remporte sont autant de pièges qui l'éloignent de ses états et de ses ressources ; et lorsqu'arrivé aux portes de la capitale ennemie , il se dispose à jouir de sa gloire , et goûter l'abondance et le repos que lui promet une si belle conquête , il n'y

trouve qu'un vaste incendie qui consume les dépouilles et les espérances , et qui force le héros à commencer sa retraite. La Providence avoit déjà marqué le tombeau de ses guerriers : l'ange exterminateur , armé de tous les fléaux de la colère divine , déconfit dans une seule nuit cette armée formidable qui paroissoit destinée à subjuguier l'univers. Réunissez tant qu'il vous plaira les causes secondaires qui ont amené cet évènement ; calculez l'imprévoyance du chef , la rigueur de la saison , le défaut de vivres ; il sera toujours vrai que Bonaparte n'a été à Moscou , comme autrefois en Egypte , que pour y détruire une armée qui auroit opposé un obstacle invincible au retour des Bourbons ; il sera toujours vrai que cette folle expédition , entreprise sans but raisonnable , sans utilité réelle , n'a été faite que dans l'intérêt des Bourbons ; et si le grand homme échappe miraculeusement à cet épouvantable désastre , c'est qu'il reste de nouvelles extravagances à faire pour ramener l'auguste famille. Presque seul de tant de guerriers , il revient à Paris faire l'éloge de ses exploits , et demande des remerciemens. Les pères et les soutiens des idées nobles et libérales firent jadis le procès au père de famille , parce que dans leur système , tout roi est un tyran. Comment accueillirent-ils le barbare destructeur

détructeur des Français à son retour de Moscou ? Les circonstances , lui dirent-ils , exigent de grands sacrifices ; le sang , la fortune des Français sont à votre disposition ; il nous est réservé à nous que ces fléaux ne touchent pas de vous rendre de solennelles actions de grâces , de ce que vous n'avez pas désespéré du salut de la patrie. Un pareil langage n'étonnera que ceux qui ignorent que l'égoïsme est la vertu favorite de nos sages.

Cependant Bonaparte ne cessera d'affliger la France par de nouvelles calamités , qu'il n'ait ouvert aux Bourbons le chemin du trône. Les Français auroient alors secoué volontiers le joug du héros , pour passer sous celui de quelque nouveau tyran : des plaies profondes , accompagnées d'humiliations , commençoient à se faire sentir ; mais ils n'étoient pas encore au point où vouloit les placer la Providence. C'est pourquoi le Corse , devenu incapable d'entendre raison , rejeté avec dédain la paix que lui présente l'Europe effrayée des fleuves de sang qui l'inondent depuis un quart de siècle. Nouveaux appels à de nouveaux massacres. L'ennemi du genre humain transformera bientôt en guerriers les enfans à la mamelle , pour les immoler à la fureur des combats. Que lui importe que Rachel se lamenté et ne veuille recevoir de consolation ,

parce que ses enfans ne sont plus? Les plaines de Leipsick sont témoins de nos nouveaux désastres. Une armée aussi nombreuse, je dirai presque aussi terrible que l'avoit été celle qui repose sous les neiges de la Russie, y est anéantie dans une journée.

Enfin, grâce à l'invincible opiniâtreté de Bonaparte, les peuples du Nord sont sur le Rhin. Ils redoutent de mettre le pied sur une terre souillée de tant de crimes : ils présentent encore l'olivier de la paix. Les ennemis fussent-ils campés sur les hauteurs de Montmartre, répond fièrement l'homme de la providence, je ne consentirai pas à mettre fin à tant de maux par la cession du plus petit village de la confédération du Rhin. Cette réponse, inintelligible pour quiconque ne calcule pas les événemens dans les décrets de Dieu, étoit très-conforme aux vues du Seigneur. Les Français ne tournoient pas encore leurs regards sur le fils de saint Louis, choisi par l'Éternel pour être le médiateur entre le ciel et la terre.

Bonaparte fait donc ses derniers efforts pour rassembler de nouveaux bataillons. Les citoyens qui avoient fait le sacrifice de leur fortune, sont contraints d'y ajouter le sacrifice de leur personne. Les mères au désespoir d'avoir perdu leurs enfans, se voient arracher

leur mari d'entre les bras. Les moins expérimentés dans le métier des armes , sont forcés d'endosser le harnois militaire. On n'a égard ni au rang , ni à la profession , ni aux infirmités , ni aux difformités. Alors la mesure fut à son comble. Les Français craignant tous sans exception pour leurs têtes , se soumirent aux décrets de la Providence.

Le 15 mars 1814, Bonaparte avoit refusé la paix ; le 30 du même mois, la capitale étant au pouvoir de l'ennemi , après une sanglante bataille , un individu eut le courage de prononcer le nom de Louis. Le nom du médiateur articulé, le ciel apaisé se réconcilie avec la terre ; la paix renaît ; le lis , emblème de l'innocence , recueille le fruit des efforts du chêne naissant ; les couleurs blanches , symbole de notre retour aux principes religieux et sociaux , flottent dans toute l'étendue de la France ; le grand Napoléon , par sa retraite à l'île d'Elbe , laisse les royalistes dans une épreuve qu'il viendra faire subir dans dix mois à ses révolutionnaires favoris , pour la confirmation définitive des grandes vérités que le Seigneur vouloit manifester par la révolution.

Pourquoi , direz-vous , s'obstiner à reconnoître comme miraculeuse la restauration du trône des lis ? n'est-elle pas le fruit de la ligue ?

Oui, elle est le fruit de la ligue formée; dirigée par le Tout-puissant, dans le même sens qu'elle est le résultat de l'ambition, de l'opiniâtreté de Bonaparte, c'est-à-dire, que Dieu a rappelé cette auguste famille par l'orgueil de Bonaparte, par la politique de ses ministres, et par les forces des princes de l'Europe; mais contre l'intention de Bonaparte et de ses agens, et sans l'intention formelle des puissances coalisées, qui ne se proposoient point pour terme de leurs efforts la restauration du trône de France. Les événemens prouvent cette assertion. L'amour désordonné de la gloire et du pouvoir conduit Bonaparte en Russie; la peur réunit les souverains; la peur ramène Bonaparte sur le Rhin; le désir d'affranchir leurs états y attire les alliés: Bonaparte, cherchant à ressaisir sa proie, est forcé de se replier sous les murs de Paris; les coalisés l'y suivent dans l'espoir d'envahir la France. Le bras de Dieu va se montrer. La peur de perdre pour toujours le trône et la vie, suggère à Bonaparte une abdication hypocrite (il faut que le grand homme soutienne son caractère jusqu'à la fin): la peur de perdre avec la vie leurs fortunes et leurs dignités, décide les régicides et leurs adhérens à se soumettre aux Bourbons: (il faut que l'égoïsme préside tou-

jours aux décisions des disciples de la philosophie.) La peur de voir la France devenir leur tombeau , oblige les princes coalisés à relever le trône du lis. Afin que le motif qui arrache leur consentement soit mis en évidence , ils composent avec leurs ennemis vaincus , et en reçoivent la loi.

Les illustres descendans d'Henri IV , ont donc reparu , quand la peur a régné dans le cœur de tous ceux qui auroient pu s'attribuer la gloire de leur réhabilitation. Or , la peur est fille de la foiblesse. Quiconque par ses actions ou par ses paroles fait connoître qu'il a peur , déclare par-là même qu'il a le sentiment de sa foiblesse. C'est donc lorsque la créature est rentrée dans l'ordre en reconnoissant son néant , que Dieu , qui est l'ordre invariable , s'est réconcilié avec elle. Dès lors il a fait taire la justice pour user de sa grande miséricorde dont Louis XVIII est le gage.

Cinquième proposition.

Le trône des Bourbons en France est stable.

Cette proposition est le corollaire de toutes celles que nous avons établies jusqu'à présent. Elle est le terme de la révolution depuis

1799. Louis XVIII est le modèle que Dieu a choisi entre tous les rois religieux pour renouveler cette grande vérité méconnue ou peu sentie , que celui qui bâtit sur la pierre ferme , élève un édifice qui ne sauroit être renversé , ni même ébranlé par l'action du vent , de la pluie et des torrens.

Mais comme il importe le plus de prouver la vérité de cette proposition , je ne craindrai pas de retracer ici en peu de mots la conduite merveilleuse de la Providence à l'égard des Bourbons.

Dieu a manifesté qu'il a fait choix de cette auguste famille pour exécuter par elle ses desseins de miséricorde sur la France. C'est lui qui l'a garantie de tout danger pendant la durée de son exil , et c'est lui qui l'a ramenée dans son héritage par un enchaînement de faits dont l'ensemble publie hautement l'action de son bras puissant.

Ces illustres descendans de saint Louis , momentanément sur le trône de France , s'y trouvoient environnés d'écueils. Servis par des ministres infidèles , défendus par une armée rendue à la trahison , ils étoient comme sous la surveillance ou plutôt à la discrétion de leurs ennemis les plus implacables. Mais le Seigneur veilloit sur eux ; et leur retraite , à l'approche de l'usurpateur , toute humi-

liante qu'elle paroissoit alors , a fait briller d'un nouvel éclat la puissance de celui qui s'étoit chargé de les défendre. Le Roi et M. le duc de Berri , poursuivis par une armée ennemie, ayant devant eux une armée rebelle , vont recueillir à Gand les bénédictions de nos voisins , et y attendre les ordres de la Providence. Monsieur , frère du Roi , se sauve à travers des provinces dévouées à la tyrannie , et si la malveillance peut affliger ce bon Prince , elle ne peut rien contre sa personne. M.^{me} la duchesse d'Angoulême se présente à Bordeaux devant les troupes prononcées pour Bonaparte ; son courage étonne les rebelles qui respectent sa liberté. Monseigneur le duc d'Angoulême , combat dans le midi pour l'intérêt du trône. Il prouve aux Français qu'il sait allier avec la piété de saint Louis , la bravoure d'Henri IV : il donne à l'armée la mesure de la vertu des princes légitimes , en consentant à devenir le captif de l'assassin du duc d'Enghien , plutôt que d'abandonner ses guerriers fidèles. Dévoûment sublime , qui contraste merveilleusement avec la lâcheté du tyran philosophe, qui tant de fois a sacrifié des armées entières pour s'occuper de son salut personnel ! Mais la Providence , en brisant les fers de ce prince , se plaît à nous donner une preuve frappante de la protec-

tion qu'elle accorde à la famille des Bourbons.

Par défaut de réflexion, on ne sent pas assez dans la restauration du trône, l'action de celui qui tient entre ses mains les cœurs des rois. Que l'on compare l'union indissoluble des souverains de l'Europe, quand il a fallu rendre son roi à la France, avec les divisions qui existoient dans leurs cabinets et qui leur faisoient perdre tout le fruit de leur ligue, tant que le Seigneur eut des vérités à révéler ou à prouver par les triomphes de la philosophie : que l'on rapproche les victoires sanglantes des alliés dans la première invasion, de leurs courses triomphales jusqu'au centre du royaume dans la seconde : que l'on observe que ces campagnes malgré leur contraste se terminent pourtant à l'avantage de la même famille. Donnez aux coalisés en 1814 les triomphes sans gloire de 1815, il n'y avoit plus de Bourbons pour la France, parce que les alliés n'auroient pas été réduits à masquer des craintes fondées sous la restauration du trône : accordez-leur en 1815 les victoires de 1814, ils n'auroient vu dans les Français que des rebelles, ennemis de tout ordre, de toute discipline, incapables de vivre sous un gouvernement pacifique et réparateur.

Joignez à ces opérations d'une providence

protectrice l'anéantissement d'un ministère influé , dirigé par des conspirateurs , la dissolution d'une armée qui , pour la première fois depuis 25 ans , laisse un triomphe décisif à ses souverains légitimes , l'impuissance de cette foule de jacobins qui s'étoient crus jusques là redoutables , parce que jusqu'alors ils avoient été dans la main du Tout-puissant la verge dont il châtoit son peuple ; et concluez que si Louis XVI , mis à mort par les mains de ses sujets , est la figure du Christ crucifié par son peuple , Louis XVIII , vainqueur de tous ses ennemis , est la figure du Sauveur triomphant des liens de la mort , et inaccessible aux traits des déicides.

Si tant de traits de lumière ne suffisent pas pour nous convaincre des desseins de l'Éternel , la providence fera passer successivement sous nos yeux des gouvernemens , des trônes établis au milieu de l'opulence et de tous les moyens qui concourent à produire et à consolider les institutions humaines ; elle nous montrera ces gouvernemens , ces trônes abattus au milieu du cours de leur plus brillante prospérité ; tandis qu'elle fait naître et élever le trône des lis sur un sol frappé de stérilité , avili , dégradé par les torrens des passions.

En effet que de bienfaits trompeurs , que

d'espérances flatteuses servirent à planter l'arbre de la liberté ! Que d'instrumens devoient concourir à le fortifier ! La nation française , engraisée par l'abondance de tous les biens , étoit prête à secouer le joug d'un souverain dont les décrets et les exemples retraçoient sans cesse des devoirs pénibles à des esprits altiers , à des cœurs corrompus. L'ambitieux voyoit dans le nouveau gouvernement la ruine de ceux dont l'élévation l'humilioit ; des postes multipliés à l'infini à occuper , des fleurons de la couronne à partager.

D'amples moissons à faire dans les domaines de l'église et de la noblesse , offroient à la cupidité un appât irrésistible. Le débiteur devoit s'affranchir sans payer , le malfaiteur sortir de ses chaînes sans être puni.

Les armées en se recrutant de tout ce que la société contenoit de plus immonde , étoient devenues la sentine de la France , le repaire du brigandage , la sauvegarde de la licence , de l'insubordination , du débordement des mœurs. Des satellites formés à cette école , ne manquoient pas de reconnoître les bienfaits du gouvernement protecteur du vice par un dévouement sans bornes. Bientôt les forces de la république furent accrues des bras de tous les jeunes gens , qui eurent à opter entre une mort certaine et le service militaire. Joignez

à tant de leviers une mine féconde, inépuisable, mise à la disposition des gouvernans pour récompenser les services, alimenter le zèle, faire de nouvelles conquêtes.

Cependant ce gouvernement avec tant de ressources périt par le plus foible des efforts, pour faire place à une tyrannie qui devoit achever de ruiner la France, et la remettre à ses souverains dans un état méconnoissable.

En effet, ce royaume épuisé par le Vandalisme du 18.^e siècle, fut condamné par l'ambition de Bonaparte à des guerres interminables qui dévorèrent ses habitans et engloutirent les fortunes. On vit tout-à-coup sa surface hérissée d'institutions destinées à donner des créatures au tyran par des largesses excessives. On compta plus de généraux et d'officiers, tous richement dotés, qu'on ne comptoit autrefois de soldats dans l'armée : des officiers de la légion d'honneur ; des séries infinies de princes, de ducs, de barons, affectant le faste des rois ; un sénat dont l'emploi étoit de digérer les sueurs du peuple ; la misère elle-même destinée à donner des partisans à Bonaparte dans la personne des directeurs des dépôts de mendicité. Que de folles prodigalités ! que de voies ouvertes pour accélérer notre ruine ! Vous pouvez y joindre pour achever le tableau, des fourmillières de

percepteurs, de garnisaires, d'espions; des régimens de préposés à tous les impôts accumulés sur la tête des peuples, qu'on a désignée par un nom générique, de peur que la langue ne manquât de termes pour les spécifier chacun en particulier.

Peu content de tant de maux, Bonaparte, avant de partir pour l'île d'Elbe, laissa ses créatures gorgées d'or, le trésor public dans un vide affreux, et le royaume en proie aux dévastations des troupes étrangères. L'état pourtant n'étoit pas sans ressources. Pour les épuiser entièrement, il revient au bout de 10 mois inonder une seconde fois la France de tous les peuples du Nord, la rendre l'objet du mépris et la risée de nos voisins, consumer d'avance le produit de nos récoltes, et nous charger de dettes qui absorbent le prix du sol de la France.

C'est au milieu de ce peuple divisé, pressuré, réduit à la dernière détresse que doit être planté l'étendard du lis. Le ciel se plaît à accumuler autour de lui les obstacles les plus insurmontables. Ne dirait-on pas qu'il a voulu mettre le Roi dans la nécessité d'échouer quelque parti qu'il prenne? Si LOUIS XVIII veut tenir ses engagemens, pourra-t-il trouver dans la bourse de ses sujets un numéraire qui n'y est pas, un numéraire que le défaut de

confiance enfouit, un numéraire que la malveillance transporte dans l'étranger ? Comblera-t-il le défaut des espèces par la création d'une monnaie idéale ? Hélas ! la mauvaise foi des tyrans a détruit tout crédit, comme leur folie et leur rapacité ont dévoré toute ressource. Satisfera-t-il les créanciers de l'état par l'aveu de son impuissance ? Ce seroit réduire au désespoir de la faim un grand nombre de ses serviteurs ; ce seroit compléter la ruine de la France en achevant de la démoraliser.

Non, non, le Roi ne manquera à aucun de ses devoirs. Il est réservé aux enfans de France de prouver que si la bonne foi est bannie du reste de la terre, elle s'est réfugiée dans le cœur des Rois. L'abondance donne l'essor aux passions qui consomèrent notre héritage, en reléguant dans des climats lointains la fidélité, la modestie, la sobriété : la vertu qui produit la bonne foi, la modestie, la sobriété, qui rend douces toutes les privations ; la vertu, fille du ciel, changera les pierres en pains, fera jaillir d'un rocher des torrens capables de désaltérer le peuple le plus nombreux ; et les nations qui ont appris par nos scandales les suites funestes de l'impiété, verront avec étonnement les merveilles qu'enfante l'amour de l'ordre et de la religion.

Déjà nos Princes persuadés que la manne qui nourrit les Israélites dans le désert , descendoit du ciel , en ont attiré les bénignes influences , en partageant avec les ministres de Jésus-Christ le pain qui sert à nourrir le peuple. Ils n'ont pas craint d'aggraver les charges de l'état par cet acte de justice et de piété ; bien différens de ces démagogues impies qui , à l'exemple d'un empereur apostat , dépouillèrent l'église sous le prétexte ironique de la réduire à l'observation rigoureuse de la pauvreté évangélique.

Ils donnent l'exemple de toutes les privations et de tous les sacrifices , et c'est en présence des usurpateurs de leur autorité , de leurs fortunes , à la vue des meurtriers de leur famille teints et engraisés de leur sang ; et ce qui est peut-être sans exemple , ils ne touchent point à leurs rapines.

Les vils chefs de la philosophie perdirent la France en lâchant la bride aux passions , les Bourbons sauvent la France en développant dans les cœurs le germe des vertus.

Aussi par une espèce de prodige la nation entière se prête aux réformes les plus pénibles , aux demandes les plus extraordinaires. Suppression d'armées , extinction de grades , d'emplois ; réduction d'appointemens , surcroît d'impôts sur tous les objets de consom-

mation , d'usage , d'industrie , de propriétés ; impôts divisés , subdivisés , étendus par têtes , par familles , par cités , par provinces ; rien ne coûte aux Français. Ce poids énorme ne les accable point ; il redouble au contraire leur zèle et leur vigueur : des sacrifices volontaires sont ajoutés aux sacrifices commandés.

O heureuse révolution , qui , après avoir humilié , avili l'homme pour l'instruction de l'homme , le relève au - dessus de l'humanité , quand tu nous le représentes détournant ses regards de la terre pour les élever au ciel !

Cependant du point de grandeur où la vertu l'a replacée , la France , en réparation des outrages faits à la morale publique , foudroie les monstres dont la conscience vouée au crime est inaccessible aux remords : la foudre , dirigée par le bras de l'Éternel , atteint , atterre ces grands coupables. On les voit fuir sur la surface du globe , serrant entre les bras leurs dieux d'or et d'argent , qui n'ont pu les soustraire au courroux du ciel , et au nom desquels ils vont demander asile aux nations étrangères.

Mais n'allez pas pour cela vous imaginer que Louis emploie , pour consolider son ouvrage , les armes de l'iniquité , et même le glaive des lois. A l'exemple de celui qui

conquit l'univers par des douleurs et par des bienfaits , ce bon Prince cimente son trône par la clémence et par l'oubli des injures. Après quelques coups portés pour rendre hommage aux principes , et prouver qu'il sait distinguer la vertu du vice , les tribunaux prononceront des sentences de mort ; hélas ! nos crimes n'en méritent que trop ! mais ce sera pour exercer la clémence de Louis , pour présenter à son cœur un aliment nécessaire , le besoin de faire grâce.

Et sous les yeux d'un tel Roi , pourroit-il se trouver des Français qui demanderoient l'effusion du sang , qui oseroient porter sur leurs frères des mains violentes. Écoutez , vous que le zèle du trône dévore : Le disciple bien aimé , passant près d'une ville dont les habitants avoient refusé l'hospitalité à son maître , invoque le feu du ciel sur la cité impie. Que lui répond l'ange de paix ? « Jean , tu ne sais » de quel esprit tu dois être animé. Je ne suis » pas venu sur la terre pour perdre les hommes , mais pour les sauver. » Jean étoit excusable ; il pensoit ainsi avant la Pentecôte. Mais nous qui , après le passage de la Mer Rouge , avons dû participer à l'effusion de l'esprit , au pied du mont Sinaï , ignorerions-nous encore que l'œuvre de Dieu ne se soutient point par les moyens de l'homme.

Aussi

Aussi notre Roi ne met pas sa confiance dans l'épée du fantassin , ni dans la bravoure du cavalier : *Non in tibiis viri , in fortitudine equi voluntatem habebit.* Il ne prétend point que ses armées soient le refuge du crime et de la débauche. Celui qui se décide à y entrer doit prouver qu'il n'est pas indigne de cet honneur.

Un contraste si frappant entre les bases des gouvernemens révolutionnaires et celles du trône des lis , des moyens si opposés doivent donner des résultats absolument différens ; et tout esprit raisonnable doit rester convaincu que Dieu lui-même a relevé le trône des Bourbons , et qu'il n'est pas donné à l'homme de le renverser.

Mais pour ne rien laisser à désirer sur une matière aussi importante , tâchons de découvrir nos destinées dans l'histoire d'un peuple qui fut notre modèle dans nos folies , dans notre oppression et dans nos déchiremens. Pour sentir toute la force de cette analogie , reçue au reste en bonne dialectique , il faut convenir que quand il existe entre deux peuples des rapports multipliés dans les principales époques de leur histoire , il seroit absurde de les attribuer au hasard ; qu'il est plus sensé de croire que la Providence a ménagé ces traits de ressem-

blance pour que l'un fût le type de l'autre.

C'est d'après ce principe que saint Paul conclut , que Jésus-Christ ne déchirera qu'à la fin du monde le voile qui empêche les Juifs de le reconnoître , de ce que Joseph , qui étoit la figure de Jésus , ne se fit connoître à ses frères que lorsque le dernier des enfans de Jacob vint le trouver en Égypte.

Nous n'avons donc qu'à comparer la marche de la Providence à l'égard des Hébreux en Égypte et dans le désert , avec celle qu'elle a tenue et qu'elle tient à l'égard des Français , et si nous y trouvons des rapports aussi nombreux qu'admirables , nous conclurons quel doit être le terme de nos désastres par celui où finirent les maux des Hébreux. Car il doit être reconnu qu'en morale comme en physique , les mêmes causes doivent donner les mêmes résultats ; puisque Dieu régit le monde moral par des lois aussi certaines que celles par lesquelles il meut et conserve le monde physique.

Or , les Français comme les Hébreux , ont gémi longues années sous le joug le plus pesant et le plus honteux. Une loi atroce condamnoit à une mort certaine tous les enfans mâles de l'un et l'autre peuple. Les deux peuples ont long-temps sacrifié leurs sueurs à la cupidité de maîtres durs et impitoyables. Les méchans

parmi nous ainsi que les Égyptiens , ont opposé les plus grands obstacles à la délivrance des deux nations. Dix plaies en Égypte, des plaies innombrables en France ne purent décider Pharaon et ses sujets , Bonaparte et ses impies à laisser aux enfans de Dieu un libre retour aux principes sociaux et religieux : les Hébreux furent tirés de la servitude d'Égypte par le ministère de Moïse , les Français délivrés de la tyrannie du Corse par la médiation de Louis. Pharaon et Bonaparte poursuivent le peuple de Dieu pour le replacer sous le joug ; l'armée du premier est engloutie dans la Mer rouge , celle du second entièrement détruite par le souffle du Tout-puissant et par l'épée de soldats en uniformes rouges (1). Les Français fideles , à l'exemple de leur Roi, les Hébreux , à l'exemple de Moïse , célèbrent la puissance , la miséricorde de leur Dieu , en reconnoissant que leur salut vient d'en-haut. Moïse en voyant l'infidélité de son peuple brise les tables, et remonte sur le Mont Sinai ; Louis témoin de la perfidie de ceux qu'il croyoit convertis à Dieu et au Roi se retire à

(1) Nous sommes loin de regarder comme une puérité , ce rapprochement de la Mer rouge et des uniformes rouges. La sagesse divine se voile quelquefois sous les enseignes les plus simples.

Gand. Le libérateur d'Israël descend de la montagne avec un front radieux, et Dieu publie sa loi au milieu des éclairs et des tonnerres, au son retentissant de la trompette; le médiateur des Français rentre dans son héritage avec un éclat qui commande le respect de toutes les nations, Dieu restaure avec un appareil formidable de guerre le trône destiné à rétablir la religion et la morale. Les Français ont comme les Hébreux la tête dure et le cœur incirconci. Combien de fois les rebelles enfans d'Israël, n'eurent-ils pas recours à Moïse pour apaiser la colère du ciel qu'ils avoient provoquée? Combien de fois aussi les implacables ennemis de l'ordre, n'ont-ils pas imploré et n'implorèrent-ils pas la clémence de Louis pour arrêter les effets de l'indignation publique? La loi étant publiée, Moïse régna constamment sur les Hébreux malgré leurs clameurs, leurs émeutes, leurs séditions suivies du prompt châtement des coupables; nous devons en conclure qu'une fois le trône rétabli, Louis régnera de même constamment sur les Français, dont les murmures, les cris séditieux, les émeutes seront sévèrement réprimés.

A Dieu ne plaise que nous soyons du nombre de ces rebelles! une réflexion bien simple est capable de nous détacher de leurs cabales,

ou de nous convaincre de leur impuissance. Il n'est personne qui ne sente que le monde physique ni le monde moral ne sont point livrés à l'impulsion d'une aveugle fatalité. Où en serions-nous cependant si la Providence abandonnoit encore la société aux spéculations sans fin des ennemis du Christ et du Roi ? N'aurions-nous pas à parcourir le même cercle de divisions , de chocs , de déchiremens entre les factions , à essayer les mêmes calamités , les mêmes horreurs ? Non , Dieu est le fondateur de la société : si pour des raisons toujours pleines de justice et de miséricorde , il permet qu'elle soit exposée aux catastrophes d'une révolution , il ne souffrira pas qu'elle se dissolve et qu'elle reste ensevelie dans un chaos éternel.

Mais si un système d'après lequel toute la révolution s'explique en confirmation des règles de la saine morale et des principes religieux , ne suffit pas pour vous prouver la stabilité du trône des Bourbons , et qu'une révélation expresse soit nécessaire pour vous en convaincre , le Dieu bon , le Dieu qui court après votre cœur , ne vous refuse aucun des moyens qui sont en sa puissance , pour le gagner. Je vous prierai seulement de croire que les faits ont été annoncés long-temps avant l'évènement. Si vous refusez d'ajouter foi à

l'assertion de l'auteur, veuillez bien prendre la peine de consulter les personnes auxquelles les prédictions ont été faites ; et supposé que la prévention ou le mépris invétéré que vous avez conçu pour les visions et ceux qui en sont gratifiés, vous porte à rejeter leurs dépositions comme suspectes, forgez-vous vous-même un système de visions, desquelles vous puissiez tirer cinq propositions qui embrassent tout l'ensemble de la révolution ; de manière que tous les évènements concourent sous divers rapports à prouver les cinq vérités extraites des cinq visions.

En attendant la solution de ce problème, souffrez que je rende gloire à Dieu, en déduisant clairement la stabilité du trône de France des emblèmes, sous lesquels la bonté divine a daigné dévoiler à mes yeux les évènements futurs.

D'abord en 1795, je vois la succession des gouvernemens ; celui de la république sous la figure de l'arbre de la liberté, celui de l'empire sous celle du chêne, dont les feuilles servirent à couronner les empereurs, celui des Bourbons sous l'emblème si naturel du lis, et après celui-ci point d'autre.

La couleur blanche une fois établie, doit souffrir une seule éclipse que je vois en 1813, avec un trait caractéristique au-dessus de toute

prévoyance humaine ; et afin que je ne puisse m'y méprendre , le seigneur Dieu me fait passer des ténèbres à la clarté du soleil couchant.

Après cette interruption momentanée , je vois en 1814 le retour de l'ordre avec celui des Bourbons sous l'emblème de l'aube qui , en promettant un long jour et une lumière progressive , annonce à la France un règne de longue durée , quoiqu'il ne doive pas commencer avec un éclat qui dessile tous les yeux. Le Seigneur m'ordonne d'espérer fermement que tous les brouillards seront un jour dissipés , en me répétant trois fois : *C'est fini ! Réjouissez-vous.* Il me le prouve en exposant à mes regards les fiers satellites de l'anarchie et de la tyrannie , chargés de chaînes.

Mais parce que le trône des Bourbons devait subir des épreuves capables d'ébranler la foi des plus fermes , Dieu me le fait voir en 1815 sous la figure d'un édifice construit sans aucune fortification de l'art , exposé pourtant à l'action de tous les élémens destructeurs ; et afin que je m'assure de sa stabilité par tous mes sens , il me fait promener un mois entier sur ce bâtiment dans cet état de crise.

Ce n'est pas uniquement pour me rassurer , ô mon Dieu , que vous m'avez révélé les secrets de votre Providence : c'est afin que

j'inspire de la confiance à vos fidèles ; et que je les porte à vous glorifier.

Aussi est-ce pour concourir aux desseins de votre miséricorde que je me suis permis de publier vos oracles. Premier témoin de la restauration du trône , je crierai à vos disciples chancelans : Les Bourbons sont réellement sortis de la poussière du tombeau , pour briller d'un nouvel éclat dans la suite des siècles.

Vous , que des vaines menaces intimident , cessez donc de craindre , bannissez vos alarmes ; et vous , qui êtes sans cesse bercés d'espérances chimériques , vous qui jetez encore des regards passionnés sur un temps qui ne reviendra plus ; et dont vous ne devriez vous souvenir que pour le détester , arrachez de vos cœurs cet arbre de la liberté qu'on cherche partout , et qu'on ne trouve nulle part , depuis qu'il a été frappé du feu du ciel ; croyez tous , oui , croyez sans hésiter que le trône des Bourbons présentera toujours une attitude impertubable aux traits enflammés de ses ennemis , et chantons tous ensemble , comme autrefois les Hébreux , le cantique que composa Salomon pour célébrer la stabilité du trône de Juda.

» Non , le Seigneur n'a fait au saint Roi
» que des sermens sincères , et il ne les
» retractera jamais. Je mettrai , lui a-t-il dit »

» vos enfans sur le trône que vous occupez ;
» S'ils sont fidèles à garder ma loi, s'ils obser-
» vent les préceptes que je leur donnerai ,
» leurs enfans seront toujours assis sur votre
» trône. Car c'est pour les maintenir et les
» protéger que j'ai fait choix de Sion pour
» ma demeure. Je m'y fixerai pour toujours ;
» j'habiterai ce lieu ; et je l'ai pour cela pré-
» féré à tous les autres. Là je verserai mes
» bénédictions sur la veuve , et l'abondance
» sur le pauvre. Là je sanctifierai mes prê-
» tres , et mes ministres m'y serviront avec
» joie. J'y ferai fleurir l'empire de David , et
» je prépare à ce prince que j'aime une illus-
» tre postérité. Je couvrirai ses ennemis de
» confusion , et le sacré diadème qu'il a porté
» brillera toujours sur le front de ses des-
» cendans. »

RÉCAPITULATION.

La révolution se divise naturellement en trois
époques.

1.^{er} Règne de la république , règne de l'im-
piété.

2.^e Règne de Bonaparte , règne de l'hy-
pocrisie.

3^e. Règne des Bourbons , règne et triomphe des principes religieux.

Ces trois règnes concourent à remettre en évidence la doctrine de Jésus-Christ , contenue dans le chapitre 7 , v. 24 , 25 , 26 , de l'Évangile de saint Matthieu.

La toute puissance de Dieu , le néant de l'homme. Voilà deux vérités dont la profession est requise pour donner de la stabilité à l'ouvrage de l'homme ; mais profession qui doit être l'expression d'une conviction intime. C'est là en deux mots l'analyse de la révolution et de ses résultats.

Tous les autres évènements servent à former les obstacles , à préparer les dénouemens et à produire un tout dont le comble est grandeur de Dieu , néant de l'homme. Ces faits n'eussent-ils d'autre utilité , montreroient suffisamment l'intelligence suprême. Mais ce qui est admirable , c'est que rien ne s'est passé dans la révolution qui ne porte l'empreinte de la Divinité , qui ne révèle quelque vérité morale.

D'abord parce qu'il étoit à craindre que les hommes , toujours portés à contester à Dieu les tributs d'amour et d'obéissance qu'ils lui doivent , ne se bornassent à reconnoître vaguement la nécessité de son secours , en rejetant la médiation de son fils , la révolution , en

partant, nous présente les Français prosternés au pied de l'arbre de la liberté et de la mère de la patrie, adorant la raison humaine, le même jour qu'ils ont fermé le livre de l'Évangile. Ce sont les Israélites aux pieds du veau d'or en l'absence de Moïse. C'est pour nous donner une preuve frappante que Dieu veut être honoré par Jésus-Christ son fils qui est la voie, la vérité et la vie ; la voie hors de laquelle on s'égare ; la vérité hors de laquelle il n'y a qu'erreur ; la vie hors de laquelle on languit dans les ténèbres de la mort. En rapprochant l'idolâtrie des Hébreux de celle des Français, vous apprenez que l'homme, même après avoir été éclairé des lumières de la foi, devient, quand il ferme les yeux à son divin flambeau, aussi abruti, aussi ignorant qu'il l'étoit avant la promulgation de la loi.

La révolution apprend ensuite aux souverains, par les changemens infinis et les réactions fréquentes qu'elle nous offre, qu'ils ne peuvent avoir sans la religion que des esclaves rebelles ou des sujets hypocrites.

Elle enseigne aux sociétés que le philosophisme ne peut leur donner que des maîtres égoïstes, durs, impitoyables, prodigues de l'or et du sang des sujets. Voyez ces dissensions, ces guillotines, ces fusillades, ces guerres interminables qui ont englouti des

génération, rendu la France la proie de l'Europe, et qui nous auroient fait rentrer dans le néant, si Moïse ne se fût empressé de descendre de la montagne avec les tables de la loi.

Mais ce que Dieu se plaît à montrer avec plus d'évidence, c'est la nullité de l'homme qui prétend s'élever contre le Tout-puissant. Ne diroit-on pas en effet que les hommes de la révolution, si fiers de leur science et de leur sagesse, sont devenus semblables à des animaux sans raison, forcés d'obéir au frein qui les dirige ? Une main invisible les fait aboutir à un terme toujours diamétralement opposé à celui qu'ils se proposent.

Ainsi ils veulent la liberté ; ils trouvent des fers sous Robespierre, sous les directeurs, sous Bonaparte.

Ils veulent l'égalité des droits ; la France fourmille aussitôt d'une génération innombrable et inconnue de princes, de ducs, etc. ; ils veulent l'égalité des fortunes, et à côté des dépôts de mendicité s'élèvent des fortunes énormes et scandaleuses.

Ils veulent envahir toutes les richesses de l'Europe, toutes les productions des arts et du génie ; et les étrangers viennent dévorer leur propre substance, dépouiller leurs musées des nombreux larcins qui les décoroient.

Ils ne veulent plus de révélation, et leurs

efforts pour la détruire deviennent une nouvelle promulgation de l'Évangile.

Ils ont constamment dirigé leurs attaques contre le trône des Bourbons : après l'avoir renversé ils ont assassiné Louis XVI par les mains du plus grand nombre d'individus qu'ils ont pu séduire , corrompre ou terroriser , afin que le crime imputé à la nation , mît la France entière dans la nécessité de fermer pour toujours ses portes aux pieux descendants de saint Louis. Ils ont constamment proscrit ou mis à mort quiconque a versé ostensiblement quelques larmes sur le sort du juste persécuté ; ils n'ont souscrit à l'élévation de Bonaparte qu'à condition qu'il tremperoit ses mains dans le sang d'un membre de ceste illustre famille ; ils sont parvenus à effacer l'empreinte du lis jusques dans les cœurs ; ils ont même emprunté l'autorité de l'église à laquelle ils ne croyoient pas , pour nous défendre d'y penser. Eh bien ! L'Éternel réduit l'Europe entière à la nécessité de rétablir le trône des lis. Les philosophes eux-mêmes revêtus du pouvoir souverain , après l'abdication de Bonaparte , stipulent en personne le retour des Bourbons , et le font agréer à tous leurs adeptes investis de la puissance militaire , administrative et judiciaire.

Étendez ce contraste tant qu'il vous plaira ; la foiblesse et la folie de l'homme d'un côté , la puissance et la sagesse de Dieu de l'autre , sont manifestes et sans bornes.

Je terminerai mon exposé par ces réflexions. L'Évangile ne contient pas toute la doctrine de Jésus-Christ ; les vérités mêmes qui y sont renfermées ne sont pas toutes à la portée de tous les Chrétiens , et ils n'appartiennent pas à chaque fidèle de les y découvrir. Le divin législateur a dû donc établir un tribunal visible , permanent , qui fût chargé de conserver le dépôt de la foi , consigné dans les livres sacrés , et transmis par la tradition ; de publier les vérités qu'ils contiennent , de condamner les erreurs qui y sont opposées. Ce tribunal est l'église enseignante , composée du corps des Évêques , successeurs des Apôtres , et présidée par l'Évêque de Rome , Vicaire de Jésus-Christ. Ce divin instituteur a investi son église de ses pouvoirs par une mission authentique : *Allez... Enseignez... Baptisez... ;* il l'a substituée à sa place : *qui vous écoute , m'écoute ; qui vous méprise , me méprise ;* et comme la foi qu'il exige est une adhésion inébranlable à sa parole , qui doit exclure le moindre doute , il a déclaré que son église est inaccessible à l'erreur : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle : il lui a pro-*

mis pour cela avec une existence éternelle ; une assistance non interrompue : *je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* De là l'apôtre des nations ne craint pas de publier que l'église est la colonne de la vérité.

De même la révolution ne nous présente pas la confirmation de chaque vérité révélée d'une manière distincte et explicite ; mais elle établit éminemment l'infailibilité, la perpétuité, la divinité en un mot, de l'église, de cette église de laquelle nous devons recevoir les vérités nécessaires au salut des individus, des sociétés, des gouvernemens. La révolution, comme un déluge universel, a renversé détruit, anéanti tout ce qui étoit d'institution humaine. Elle a exposé l'église du Dieu vivant au milieu des orages, en bute à l'erreur, à l'impiété, à toutes les passions des hommes, aux forces combinées de l'enfer. L'église seule est sortie victorieuse de tous les assauts ; elle a brillé d'un éclat d'autant plus vif, que sa lumière contrastoit d'une manière plus énergique avec les ténèbres dans lesquelles étoit enseveli l'univers entier.

Ainsi la révélation nous enseigne implicitement toutes les vérités, en nous prouvant que le tribunal chargé de leur dépôt est d'institution divine. Dociles à la voix du ciel, prouvons par notre fidélité à l'église que les

(110)

leçons de la révolution ne sont pas perdues pour nous ; et rendons-en d'éternelles actions de grâces au Tout-puissant par Jésus-Christ, son Fils à qui toute louange et toute gloire sont dues dans l'éternité.

FIN.

ERRATA.

PAGE 1 , ligne 2 , *au lieu de* dont l'un étoit au Nord-est et le troisième au Sud-est ; *lisez* dont l'un étoit au Nord-ouest , l'autre au Nord-est et le troisième au Sud-est.

Page 6 , ligne 3 , *au lieu de* après bien de flux et de reflux , *lisez* après bien des flux et des reflux.

Page 15 , dernière ligne , *au lieu de* sans crépit intérieurement , *lisez* sans crépit intérieur ni extérieur.

Page 19 , l. 1 , pratiques , *lisez* pratique.

Page 32 , ligne 2 , *au lieu de* une querelle éternelle , *lisez* une guerre éternelle.

Page *idem* , ligne 15 , *au lieu de* ils tomberont dressé contre vous , *lisez* ils tomberont dans le piège dressé contre vous.

Page 35 , ligne 12 , *au lieu de* renversa , *lisez* renversera.

Page 47 , ligne 6 , *au lieu de* qui en faisait , *lisez* qu'il en faisait.

Page 70 , ligne 17 , *au lieu de* d'objection , *lisez* d'objecter.

Page 84 , l. 25 , *au lieu de* rendue , *lis.* vendue.

Page 91 , l. 17 , *au lieu de* donne , *lis.* donna.

Page 97 , dernière ligne , *au lieu de* les enseignes , *lisez* les emblèmes.

Page 102 , ligne 1 , *au lieu de* à vos fidèles , *lisez* à vos fidèles adorateurs.

Page 107 , l. 17 , *au lieu de* ceste , *lis.* cette.

